

« La vie intérieure n'est pas un camp de base, un abri entre deux expéditions, c'est le cœur du combat, celui de vivre en vérité. Et la vérité n'est pas un objet, c'est une relation. »

Xavier GUIOMAR

2006

MISSION ET INTÉRIORITÉ

L. A. C. - n° 234

MISSION ET INTÉRIORITÉ

Dans un campus universitaire

Personne ne vous a appelés

Le Maître intérieur

Sommaire

● Éditorial Jacques PURPAN	1
● Avec ceux que j'aime Yves BOUYER	3
● Recherche d'intériorité et goût pour la mission Gilles et Nathalie BIEDERMANN	7
● Une troisième force, la vie relationnelle Xavier GUIOMAR	11
● Comprendre où habite mon âme Arnaud FAVART	15
● Le coffre à vêtements Christelle SEGUENOT	23
● Intimité ou l'intériorité sous le regard du Père Dominique TRIMOULET	27
● Chercher et trouver Dieu dans un campus... Marie-Odile PONTIER	33
● Forer... Patrick SALAÛN	41
● L'intériorité envisagée Hugues ERNOULT	45
● Personne ne vous a appelés ? Etienne GRIEU	53
● En chemin de mission : l'intériorité Jacques LECLERC	59
● Aimer et être aimé en terre musulmane Michel PRIGNOT	65
● SOURCES (Le Maître intérieur)	71
● 1 LIVRE - 1 AUTEUR	75
● LIBRES PROPOS	77

Communauté Mission de France

La "Lettre aux Communautés", revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays.

Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses : témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme.

Lettre aux Communautés

Communauté Mission de France - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne CEDEX.

Tél : 01 43 24 95 95 - **Fax :** 01 43 24 79 55 - **Courriel :** mdf@club-internet.fr - **Site :** <http://www.mission-de-france.com>

Directeur gérant : Jacques Purpan

Responsable : Danièle Courtois

Comité de rédaction : Danièle Courtois, Pierre Chamard-Bois, Michel Grolleaud, Pierre Lethielleux, Bernard Michollet, Yves Petiton, Jacques Purpan, Christophe Roucou.

Secrétaire/Maquettiste : Florence Mayjonade-Clayette

Relecture : Michel Grolleaud

Abonnements : Geneviève Ferronnière

Photos : Communauté Mission de France

France et étranger : Abonnement ordinaire 2005 : 30 € – Abonnement de soutien : 38 € – Le numéro : 6,50 €

Nous consulter pour les envois par avion ou sous pli cacheté.

Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande et 2 timbres à 0,53 €.

Dépot légal n° 441 - Avril 2006

Imprimerie Moderne Auxerroise
BP 142
89002 AUXERRE CEDEX

N° commission paritaire : 1109 G 85660



La Lettre aux Communautés (N° 228) avait abordé la vie spirituelle grâce à laquelle les équipes de la Communauté Mission de France poussent leurs racines et s'animent pour vivre la Mission. Thérèse de l'Enfant Jésus, Charles de Foucauld, Madeleine Delbrèl, en relation avec un monde dont ils se percevaient solidaires, ont toujours cherché à faire se communiquer leur être profond avec leur quête de Dieu... et inversement.

Peut-il y avoir une vie spirituelle sans un profond retour en soi, avec ce « cœur qui voit » selon l'heureuse expression, deux fois reprises, de Benoît XVI dans son encyclique ? Initiative de Dieu, l'Agapé attend alors la réponse de l'Homme. Dans ce dialogue à l'intérieur de soi, l'Homme peut écouter le silence habité et murmurer ses questions, ses cris, ses demandes. « Seigneur ouvre mes lèvres... », quête l'orant dès le début du jour.

Dans ce numéro, plusieurs d'entre nous partagent et témoignent leur propre manière d'honorer cette respiration indispensable à l'homme (Y. BOUYER) et à la femme (Ch. SEGUENOT) pour qui le temps de l'action s'accompagne de l'union à ce qui le dépasse. La vie sacramentelle et particulièrement l'Eucharistie, la prière, la méditation, le relationnel, le lâcher prise sont autant de moments qui ouvrent nos lèvres.

Tel et tel rédacteur n'oublieront pas de donner ici des références de grands maîtres spirituels, (de Foucauld, Ste Thérèse d'Avila, François d'Assise, St Augustin...), des sources (J.-M. PLOUX) au point de départ de leur mise en route en soi. À partir de modes de vie, de vocations et d'itinéraires extrêmement différents, chacun va témoigner de son approche d'espaces où se découvrent les liens entre l'intériorité et leur mission (N. et G. BIEDERMANN), mission parfois déconcertante, en France ou sur d'autres terres (M. PRIGNOT).

Un deuxième volet et non des moindres par ses enjeux dans ce numéro : comment ne pas être interrogé par le monde qui ne cesse de naître ? Le défi historique toujours renouvelé est, de fait, la responsabilité d'une génération vis-à-vis d'une autre, avec l'enjeu de la transmission de valeurs. L'importance de l'intériorité n'échappe pas à nos témoins du terrain proche et immédiat des mondes de jeunes.

Des éducateurs dans la foi (A. FAVART, D. TRIMOULET, M.-O. PONTIER, P. SALAÜN) partagent ainsi leurs expériences, leurs patiences évangéliques vécues au contact des ados et des jeunes.

L'approche d'un père de famille (H. ERNOULT) allie ce qui est apparemment antagoniste : la surface et la profondeur, l'intérieur et l'extérieur, l'intériorité et l'altérité.

La métaphore de l'enfantement est reprise par un ami jésuite (E. GRIEU) pour de nouvelles libertés. Découvrir ce que l'on porte, ce à quoi on est appelé, l'appropriation à nouveaux frais de la promesse du salut ne débouchent-ils pas sur un besoin croissant d'intériorité ? N'est-ce pas un des lieux de la révélation (X. GUIOMAR) ?

J. LECLERC invite à partir du retour de mission, à la réflexion sur notre perception de la Résurrection du Christ, avec notre vocation à vivre des résurrections, parfois comme ministres méconnus. Ne faut-il pas ouvrir des chantiers pour des ministères... d'intériorité ?

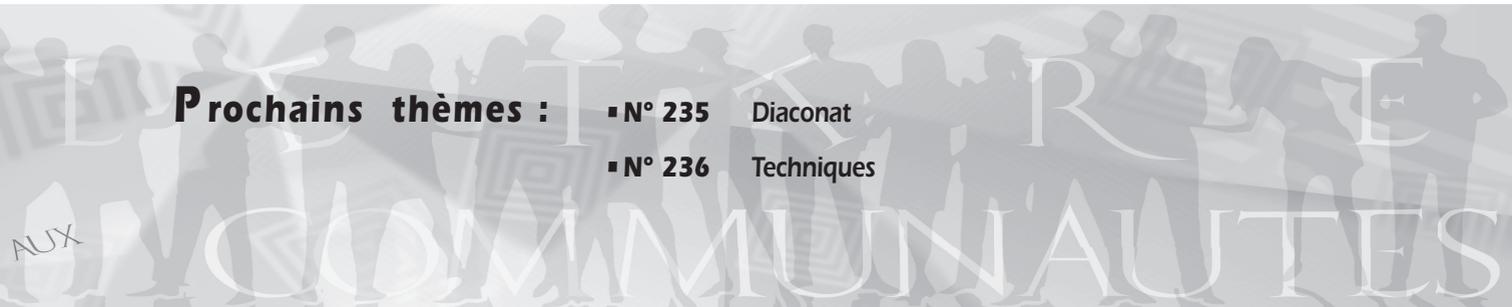
L'expression artistique contribue aussi à entrer dans l'Invisible : D. BETHMONT a lu et nous invite à le faire "Un moineau dans la poche" d'Elisabeth Lamour qui, dans son parcours dans l'Orthodoxie, puis dans la démocratie et la spiritualité, a découvert l'art de l'icône, tension féconde entre le monde et la beauté révélant un Dieu trinitaire.

Reste une partie non écrite et à laquelle nous pourrions demander la contribution de nos lecteurs : solliciter ceux et celles qui ne partagent pas notre foi chrétienne pour découvrir la place qu'ils font à la seule intériorité. Ainsi notre mission de croyant pourrait aller jusqu'à cette qualité dans le dialogue.

Jacques Purpan
pour le comité de rédaction

Prochains thèmes :

- N° 235 Diaconat
- N° 236 Techniques



Avec ceux que j'aime



Yves Bouyer, 74 ans, est prêtre de la Mission de France dans l'Équipe de Mission précarité d'Ile-de-France. Il est aumônier à la prison de Fleury Mérogis.

par Yves BOUYER

TOUT a commencé à Angers où l'Église était solidement implantée, avec de nombreux prêtres et de fortes structures. Étant issu de ce milieu chrétien, j'ai ressenti très tôt l'écart énorme entre ma famille et l'ensemble des gens loin de l'Église.

Avec Charles de Foucauld

Et, à l'âge de 20 ans, a eu lieu pour moi la rencontre décisive de Charles de Foucauld à travers le livre du P. Voillaume *Au cœur des masses*. Je crois que ce livre m'a beaucoup influencé, rejoignant mon désir d'être avec les

pauvres, les plus petits. Il m'a guidé dans ma recherche personnelle pour aller vers le ministère de prêtre.

Comme pour beaucoup d'entre nous, c'est au séminaire que j'ai appris à connaître le Christ des Évangiles. Ce qui s'est accentué au fil des années, c'est la vision du Christ Serviteur qui partage la vie des hommes et s'engage pour leur libération. Je ne peux m'empêcher de penser que ceux qui vivent des réalités humaines souvent injustes et dramatiques, même s'ils n'ont pas la foi, sont proches du Christ... puis que le Christ est proche d'eux.

Toute ma vie, en Afrique, en France, au Brésil, et aujourd'hui encore, j'ai la chance de vivre tout ce à quoi j'aspirais : être proche des gens, vivre en frère comme je l'avais espéré quand j'étais jeune en lisant *Au cœur des masses*.

Au sud de la Sarthe où j'étais envoyé, j'ai eu la chance de rencontrer des prêtres, diocésains, prêtres-ouvriers ou de la Mission de France et j'ai été séduit par leur mode de vie simple, leur manière d'être proche des gens, en particulier de ceux qu'on ne voyait pas à l'Égli-

se, les plus pauvres et, naturellement, de ceux qu'on appelait à l'époque "les incroyants".

En Afrique (Burkina Faso, Côte d'Ivoire), c'était la grande misère ; j'étais déjà aumônier de prison. À cette époque, je m'appuyais sur les fraternités Jésus-Caritas où je rencontrais d'autres prêtres avec lesquels je pouvais partager cette recherche de vie avec les plus abandonnés.

De retour en France, entré à la Mission de France, je suis devenu prêtre-ouvrier. J'ai toujours pensé que la lutte pour plus de justice était dans la ligne de ma vie de chrétien et de prêtre. Et je poursuis une recherche toujours dans la ligne de Charles de Foucauld (proximité avec les plus petits) et de la mission (comment traduire la foi à travers la vie ouvrière, les personnes rencontrées ?).

Au Brésil, j'ai vécu avec des gens démunis de choses qui nous paraissent indispensables, mais débordant d'une richesse humaine, d'une vie de foi extraordinaire. J'ai reçu des Brésiliens leur sens de la transcendance et de la bonté de Dieu. Même dans leurs malheurs, ils disent toujours : « *Mais Dieu est tellement bon ! Dieu est tellement grand !* ».

Avec le Christ

De Dieu, finalement, je ne connais que ce que le Christ a vécu et dit. Aussi ma prière, ma foi, sont-elles très centrées sur la personne du Christ des Évangiles, pour approcher le mystère du Père.

Les textes qui me parlent : les Béatitudes (Mt 5), le jugement dernier (Mt 25) et Mt 21, 31 : *« Jésus leur dit : Amen, je vous le déclare : les publicains et les prostituées vous précèdent dans le Royaume de Dieu »*.

Je découvre une richesse étonnante chez les personnes que je rencontre en prison, chez les prostituées et ceux et celles avec lesquels j'ai vécu dans les favelas du Brésil. Et je fais le lien avec l'humanité de Jésus de l'Évangile : il vivait avec ces mêmes gens, écoutait, guérissait... Être, comme lui, très proche de ce qui est humain...

Mais, bien sûr, je vis la foi comme je peux, avec des hauts et des bas... !

Aujourd'hui, j'ai fait le choix de vivre en banlieue, toujours dans la même perspective ; il y a beaucoup de cas sociaux, de misère... Être présent. Même modestement, en participant aux réunions de quartier.

La prière que j'aime, ce sont les Psaumes. C'est toute la vie quotidienne qui entre dans la prière : action de grâce, cris de détresse et de révolte, expression de joie.

La spiritualité de Charles de Foucauld m'a beaucoup aidé à garder toujours des temps de prière, d'adoration. Au début, c'était facile, mais avec le travail et les horaires, j'ai dû toute ma vie m'adapter à la réalité pour préserver ces temps de gratuité.

Au Brésil, la célébration de la messe, le dimanche, dans la communauté de la favela, avait beaucoup d'importance pour moi. Expression de chrétiens à la foi simple et très profonde, dans un climat de joie où se mêlent les problèmes très concrets de leur vie. Cette expérience m'a aidé à approfondir ma foi eucharistique, à la vivre plus enracinée dans le quotidien.

Avec Thérèse d'Avila

Actuellement, je lis ses écrits. Ce qui m'impressionne, c'est cet absolu de Dieu découvert après sa conversion. Elle est totalement donnée et, en même temps, c'est une vraie femme, très humaine, pleine de bon sens. Par exemple, quand

elle parle à ses religieuses pour les mettre en garde contre les illusions de la prière et de la foi.

Lire Thérèse, c'est important pour moi qui rencontre beaucoup de femmes dans mes engagements. Un vrai soutien pour vivre la foi.

Avec une équipe

La vie d'équipe à la Mission de France est toujours une source d'émerveillement : voir des prêtres et des couples laïcs extraordinaires exprimer comment ils vivent au jour le jour leur vie familiale, professionnelle et leurs engagements. Entendre et partager leurs interrogations... et les miennes !

Cette fraternité est parfois rude, quand on a quelque chose à se dire, on se le dit bien, dans l'estime réciproque. Cette vie ensemble, avec également les week-ends de recherche, les sessions, sont pour moi une relance, un appel à revoir la manière dont je vis.

Quand je m'occupais des prêtres plus anciens, là encore j'étais émerveillé : quelles vies ! Avec parfois des caractères impossibles, des défauts, des itinéraires difficiles, mais quels types d'hommes ! Quelle sainteté, quelle fidélité, en même temps aux pauvres et à Jésus-Christ !

C'est par la vie des autres que nous recevons l'Évangile, la Foi et la Fidélité. •

Recherche d'intériorité et goût pour la mission



**Membres de la
Communauté
Mission de
France, Gilles
(32 ans) et
Nathalie (30 ans)
sont parents
de deux jeunes
enfants. Gilles est cadre dans un
grand groupe industriel en Lorraine,
Nathalie est en congé parental.**

par Nathalie et Gilles BIEDERMANN

EN relisant nos itinéraires, nous nous sommes aperçus que nous étions animés à la fois par une recherche d'intériorité et par le goût pour la mission depuis nos premières années étudiantes. C'est à Paris que nous nous sommes rencontrés, en vivant en communauté d'étudiants au service de l'équipe nationale de la Mission Etudiante. Nathalie arrivait de ses années d'études universitaires à Strasbourg et Gilles achevait une année de service dans les zones urbaines sensibles de Paris.

Nathalie :

Mes années d'études à Strasbourg ont été marquées à la fois par la rencontre de la Com-

munauté des Orantes de l'Assomption et par un engagement dans l'équipe d'animation de l'aumônerie du campus.

Ayant pour vocation de partager, là où elles vivent, leur goût pour la prière, les Orantes m'ont initié à leur expérience de la relation personnelle et intérieure avec Dieu. En m'invitant à découvrir St Augustin, leur spiritualité m'a aidée à « *entrer dans ma chambre secrète pour un cœur à cœur avec Dieu* ». En participant à leurs temps d'oraison, j'ai appris à élargir ma prière au Dieu Trinitaire.

Leur accompagnement m'a enseigné comment poser et ajuster mes choix en relisant ce que je vivais à la lumière de la Parole.

Par ailleurs, ma responsabilité à l'aumônerie m'amenait à réfléchir en équipe, à la fois aux réponses que peut apporter une aumônerie universitaire aux besoins des étudiants chrétiens (ressourcement, partage, réflexion, formation), mais aussi au rôle de ces étudiants au sein du campus dans sa globalité. Comment devons nous nous situer face à certaines problématiques spécifiques du monde étudiant, quelle devait être notre visibilité (actions, prises de parole, présence silencieuse) selon les événements.

Gilles :

Au cours de mes études à Lyon, des amis m'ont fait connaître la Communauté du Chemin Neuf. J'ai souhaité vivre une année au sein d'une fraternité. Cette période a été très féconde en rencontres mais surtout en temps de prière. Nos journées étaient en effet rythmées par la prière des Heures (Laudes, Vêpres et Complies), outre les assemblées de prières plus "charismatiques" qui m'étaient plus étrangères. Cette période m'a donné le "goût" pour la prière que je définirais comme notre relation personnelle à Dieu. Cette relation est telle une graine semée en nous : que nous l'arrosions (que nous donnions l'espace et le temps à Dieu) et la voici qui grandit...

Avant de continuer mes études à Paris, j'ai passé un an auprès de jeunes des quartiers sensibles (Barbès, Porte de la Chapelle et Porte de Clignancourt) dans le cadre d'un Service Ville "Plein Vent" avec les Scouts de France. Cette initiative vise à proposer l'esprit et la pédagogie du scoutisme à des enfants de cités, au travers de partenariats et d'expériences communes avec les acteurs de terrain (associations de quartiers ; centre sociaux). Outre la patience, le compagnonnage avec ces enfants m'a entraîné sur les chemins

de la gratuité (celui qui donne / reçoit n'est pas toujours celui qu'on croit) et de l'humilité.

Nathalie et Gilles :

À la Mission Etudiante, nous avons poursuivi la recherche de cette articulation intériorité / mission au sein de notre communauté d'étudiants résidents, en nous appuyant sur des temps de partage et de prière communautaires, et parallèlement en participant à l'organisation de deux grands événements étudiants : le pèlerinage de Chartres et l'université d'été "La Politique : une Bonne Nouvelle".

* * *

À partir de ces expériences fondatrices de notre histoire, nous voulons à la fois définir ce qu'intériorité et mission évoquent pour nous et mettre en évidence l'indissociabilité de ces deux dimensions.

L'intériorité représente pour nous la relation personnelle à Dieu, qui passe par la prière, le silence, l'écoute de Sa Parole et la façon particulière avec laquelle elle résonne en nous. Ce cœur à cœur avec Dieu nous semble nécessaire

pour relire le sens de nos propres actions, à la lumière du chemin que nous montre le Christ. Ce temps de silence et de prière est également primordial pour laisser le Tout Autre être présent dans nos existences, nous guider et nous rappeler l'essentiel de nos vies, par ailleurs remplies par tant d'autres moments ou occupations peut-être plus légères.

La mission consiste pour nous à se mettre au service du Christ et de cette relation entre l'homme et Dieu qu'il nous a enseignée. Elle est l'annonce d'une espérance, d'un salut pour notre humanité.

La mission suppose au préalable de recevoir un appel de Dieu, puis d'être envoyé, par l'intermédiaire d'autres hommes, et enfin d'en rendre compte.

Dans le quotidien, la mission est avant tout une rencontre de l'autre, un dialogue, un "vivre ensemble". Elle se traduit autant par une écoute de l'autre, de sa réalité, de sa conception de Dieu et de son regard critique sur notre fidélité à notre foi, que par notre propre témoignage de notre foi et de notre relation personnelle avec Dieu.

L'intériorité traduit donc notre relation verticale à Dieu, à la Transcendance. La mis-

sion se situe quant à elle sur un axe horizontal, qui nous ancre dans la réalité et la relation aux autres. Par sa vie, le Christ nous montre comment articuler ces deux dimensions complémentaires et indissociables.

L'écoute de l'appel à la mission n'est possible que dans l'intimité de la relation à Dieu. La prière permet de rester fidèle à cet appel tout au long de la mission. Réciproquement, la condition de disciple du Christ nous pousse quotidiennement à rendre témoignage auprès de nos contemporains.

* * *

Aujourd'hui, la génération à laquelle nous appartenons ne se reconnaît ni dans l'expérience chrétienne, ni dans l'engagement citoyen au sens large.

La sécularisation de notre société fait disparaître les références culturelles à notre héritage judéo-chrétien. Parallèlement, la distance prise avec le militantisme de la génération de nos parents (68) et la désillusion face aux fruits des lut-

tes politiques de "progrès" donnent le sentiment d'appartenir à une génération désenchantée.

Ainsi, les gens qui nous entourent s'étonnent tantôt de notre ancrage ecclésial, tantôt de nos engagements associatifs et politiques, voire des deux...

Les préoccupations de beaucoup de nos contemporains se situent en effet principalement dans la recherche d'un confort matériel et d'un bien-être individuel. Cependant, leurs pratiques (sophrologie, yoga, méditation zen, intérêt pour les religions orientales...) trahissent une soif d'intériorité.

Partant de ce constat, nous formulons deux axes de réflexion pour être en mission là où nous vivons :

– Face au repli sur soi, comment susciter le désir de Dieu à nos contemporains en quête d'intériorité ?

– Face au désenchantement, comment redonner confiance et espérance, comment rendre plus compréhensible et accessible le message chrétien ? •

Une troisième force, la vie relationnelle



**Xavier Guiomar,
35 ans, conseiller
municipal dans un
bourg de l'Essonne,
est actuellement
Secrétaire général
du CMR (Chrétiens
en monde rural).**

par Xavier GUIOMAR

VIE intérieure et mission. Vieux couple toujours en tension, avec ses partisans de l'action spirituelle et ceux de la spiritualité de l'action. Marthe et Marie, s'affairer ou adorer. J'ai personnellement du mal à me situer dans une telle tension duale. Il me manque une troisième source, une troisième force pour trouver un équilibre, dans un espace plutôt que sur une ligne. Cette pointe qui met en relief notre tension du départ, c'est pour moi la vie relationnelle. Elle m'arrache au recueillement et le nourrit à la fois, elle m'appelle à quitter pour partir à la rencontre et à m'arrêter pour respecter une attente.

Le temps de s'arrêter

La vie intérieure est d'abord pour moi le lieu de la révélation, à l'exemple d'un photographe qui doit prendre le temps du développement (temps mangé hélas ! par l'instantané du numérique !) pour réaliser tout ce qu'il a vu et rencontré. Un temps d'appropriation de sa propre histoire ; une digestion, une compréhension, parfois une contemplation des relations...

J'ai personnellement besoin de supports pour provoquer ou faciliter ce temps : la marche, la course de fond, la cuisine, le travail des matériaux ou de la terre. Mais parfois aussi simplement s'asseoir. Me vient à l'esprit ce moment de plénitude lorsque je ferme la porte le soir dans ces temps de formation ou de séminaire, souvent chez des religieux, et que la sobriété de la chambre presque vide laisse toute l'attention à ma propre vie qui prend soudainement le temps de s'arrêter. La chambre n'y est peut être pas pour grand-chose, et c'est sans doute un moment attendu, celui du lâcher prise, qui s'exprime enfin. Comme dans cette chapelle romane de Taizé où le silence est toujours si intense... et intensément attendu. Oui, les oc-

casions de silence intérieur sont rares, mais bien là quand on les attend.

Être dépossédé

De quoi sont remplis ces moments de retraite de soi ? Souvent, en premier lieu, du relationnel le plus quotidien. Partez marcher dans les déserts et vous penserez à vos collègues de travail. Simplement la preuve qu'on ne pense pas assez à eux d'une manière intérieure le reste du temps. La relation se poursuit donc, en leur absence, parce que des choses doivent mûrir, germer, être vues et assumées. La vie intérieure n'est donc pas seulement un lieu et un temps de recul, de respiration, de silence. C'est aussi le lieu principal, là où se joue l'essentiel, la vérité de nos vies. Il faudrait parfois tout arrêter, même ce que nous considérons comme nos œuvres les plus belles, les plus utiles, pour tout remettre en jeu, tout risquer à nouveau dans une prière. Cette dépossession a été vécue de façon troublante par François d'Assise, notamment dans le fameux épisode du panier : après avoir passé du temps à confectionner un panier en osier, comme une œuvre pour Dieu, François fini par le brûler en

se disant qu'il était passé à côté de l'essentiel, faire l'œuvre de Dieu, qu'il ne maîtrise pas et qu'il doit accueillir. Je pense encore à cette question de Jésus : *que sert à l'homme de gagner l'univers s'il doit y perdre son âme ?* La vie intérieure n'est plus alors un camp de base, un abri entre deux expéditions, c'est le cœur du combat, celui de vivre en vérité. Et la vérité n'est pas un objet, c'est une relation. À vivre partout où l'on agit.

Priorité à la liturgie

La notion de Shabbat n'est pas étrangère à cette recherche de vérité : tout arrêter pour se rappeler que l'essentiel n'est pas quantifiable, et que la fécondité de nos efforts ne dépend pas que de notre volontarisme. Face à l'étalement de mon activité professionnelle, j'ai pris l'engagement de dégager tout le dernier week-end de chaque mois pour être présent à la petite chorale d'une maison d'arrêt le samedi après midi, et à la messe avec les détenues le dimanche. Cela m'amène régulièrement à renoncer à d'autres sollicitations, professionnelles, ecclésiales ou amicales. Donner la priorité à la liturgie dans cette régularité est pour moi une façon de privi-

légier au moins une fois par mois la préparation de la célébration sur celle de l'action, le sacrement sur l'engagement. L'occasion aussi de me fondre dans une communauté où le "faire" est devenu second face à l'être, où l'Eucharistie est attendue dans une soif immense de vérité. La prière quotidienne participe aussi à cette dépossession de notre action, au passage de l'œuvre pour Dieu à l'œuvre de Dieu. Mais, comme tout ce qui est quotidien, elle peut aussi se fondre dans un rythme et l'on peut oublier le caractère subversif de l'Écriture comme du geste même de s'arrêter pour écouter et s'entretenir avec le Dieu caché.

Solidité du pont

C'est souvent une sollicitation pour parler de Lui qui nous questionne sur notre légitimité à parler de Celui à qui on ne parle pas assez. Ce questionnement peut être particulièrement fort lorsque l'on est engagé professionnellement dans une action qui repose sur une appartenance confessionnelle, ou ne serait-ce que sur des valeurs chrétiennes. L'éventuel "déficit" de vie intérieure peut à tout moment interroger

les fondements de notre action : de quel droit associer tel combat éthique voir politique avec le mystère de la foi, pourquoi toutes ces structures pour vivre l'Évangile, est-ce vraiment la foi qui réunit tel ou tel groupe dans telle ou telle action ? Dans ces moments de doute sur la solidité du pont ente vie intérieure et mission, je crois qu'il faut là encore écouter notre vie relationnelle. Non pas comme on regarde un miroir, mais comme on engage un dialogue : si le partage de mes actions et de mes opinions ne nourrit plus la rencontre, si ce que l'on me dit sur ce que je fais ne me déplace plus dans ma manière de situer mes propres convictions, je ne suis plus dans une démarche de pèlerin mais de prosélyte : le premier cherche et adapte son chemin en fonction des rencontres, il est déplacé intérieurement et physiquement par le chemin, même s'il a une destination. Le second projette sur le monde une conception arrêtée de la vérité, il cherche dans le paysage à reconnaître un chemin déjà tracé. Il est dans une fusion entre mission ou action et vie intérieure, et le relationnel

n'a plus de prise ni sur l'un ni sur l'autre. C'est la figure caricaturale du militant, dont le cercle relationnel, justement, se réduit peu à peu à ses semblables. La situation inverse existe aussi, lorsque plus personne autour de soi n'interroge le lien entre la méditation de la Parole de Dieu et la cohérence de nos modes de vie. La Bible invite pourtant continuellement à faire ce lien entre conversion du corps et du cœur, simplicité de vie et disponibilité à Dieu.

Notre vie est une histoire de Paroles. Parole reçue, travaillée et exprimée dans l'intériorité de nos cœurs, parole prononcée, échangée, confrontée, traduite et renouvelée avec ceux qui se font dialogue, parole risquée au monde pour tenter de l'appivoiser. À chaque lieu son langage, mais c'est une même histoire qui s'écrit, unique et sacrée, intime et sociale, personnelle et relationnelle. La vérité de nos vies en traverse toutes les parties, elle n'en est même simplement que l'expression de leur unité. Une unité réalisée dans le mystère de l'incarnation, du Verbe fait chair à force d'aimer. •

Comprendre où habite mon âme



Arnaud Favart, 53 ans, prêtre de la Mission de France, en équipe à Boussac (23), est intervenu aux Semaines Sociales de 2005 sur le thème "transmettre".

par Arnaud FAVART

« À l'extérieur Dieu avertit, à l'intérieur il enseigne. »
Saint Augustin

Jonathan a reçu un beau canif pour son anniversaire. Ce jeune scout ne cesse de le sortir et de le remettre dans sa poche. Oubliant toute autre activité, il se met à tailler, avec grande application, le moindre bout de bois à sa portée.

« Quand un sculpteur fait une statue en bois, il n'introduit pas l'image dans le bois. Il enlève au contraire les éclats qui cachaiient et couvraient la statue. Il n'ajoute pas au bois, il retranche quelque chose. Il dépouille de la pointe de son couteau tout l'extérieur, et fait disparaître l'écorce. Alors peut resplendir ce qui se trouvait caché au-dedans. »

Maître Eckhart

L'arbre souffre d'être coupé, retranché de la terre. Il endure en silence d'être dégauchi, raboté et poncé, pour devenir planche. La paille de fer lui gratte jusqu'à la veine. C'est alors que le bois fait voir son âme et dévoile sa beauté intérieure.

En ce lieu intime où retentissent les événements, les rencontres et les émotions, il y a comme une lame qui taille dans le vif du sujet. Des illusions tombent comme des copeaux, des distances se creusent, des angles se rabotent et s'arrondissent, alors nous pouvons entrevoir ce qui était masqué par le revêtement extérieur. C'est un grave malentendu de penser que la spiritualité serait quelque chose de surajouté à nos existences, comme une option culturelle. Comme si la dimension intérieure faisait nombre dans le concert des opinions et croyances. Ouvrir la porte qui conduit à l'intérieur de soi-même n'est pas réservé aux seuls croyants. Nous pouvons changer de métier, d'environnement ou de famille, nous pouvons éviter la religion, nous ne pouvons pas éviter le débat intérieur avec nous-mêmes. L'intériorité n'est pas un rendez-vous de complaisance avec son ego, elle tient de la crise du logement : comprendre où mon âme habite.

Faute d'y avoir été initié, accompagné, bien des personnes ne réussissent pas à investir leur de-

meure intérieure. Ils disent ressentir un vide dépressif et sont angoissés par ce désert de l'âme en jachère. D'autres tentent de combler leur ennui existentiel dans la consommation compulsive de biens. Parce que leurs parents ont craint de les influencer, combien d'enfants non catéchisés n'ont pu aborder les grandes questions de la vie : les origines, le bien et le mal, la souffrance, la haine, l'égoïsme, l'étranger... Quand les adultes font la grève de la transmission des savoirs et des valeurs, ou ne se prononcent pas quant à leur nécessité, le travail d'intériorisation a bien de la peine à se réaliser, faute de carburant. Et combien d'enfants catéchisés n'ont retenu que de vagues leçons de morale, sans être touchés au creux de leur existence par la personne de Jésus ou des témoins évangéliques qui font rêver.

Comment transmettre ce goût de la vie intérieure, comment initier à la profondeur de l'existence ?

« Le disciple n'est pas un vase qu'on remplit, mais un feu qu'on allume. » Rabelais

Globalement depuis trente ans, l'éducation vise à promouvoir l'épanouissement personnel. L'éducation doit être attentive à l'enfant, et l'aider

à développer son charisme propre. On ne voudra pas le forcer dans ses choix. L'orientation scolaire, les filières professionnelles, se doivent de prendre en compte le désir de la personne avant les besoins de la société. Toute idée de renoncement, de sacrifice, même en vue d'une noble cause, est vécue comme une injustice. Il n'est pas rare d'entendre des parents affirmer : « *Nous, on s'est sacrifié pour nos enfants, mais on ne veut pas que nos enfants soient des sacrifiés de la vie* (ou de la consommation...). » Voilà précisément un des enjeux majeurs de la transmission. On ne transmet pas sans implication personnelle, sans accepter de renoncer à quelque chose. On transmet en livrant de son temps, de son énergie, en promettant quelque chose qui vient de son feu intérieur, et qui peut aller jusqu'à l'expérience d'un dépouillement.

Cela dit, transmettre, ce n'est pas seulement combler un manque chez l'autre, c'est aussi lui transmettre cette même disposition. L'illusion serait de croire que je puis me sacrifier pour épargner à l'autre un tel renoncement. Ce serait faire peu de crédit à la génération suivante de lui faire croire qu'elle accèdera à la maturité sans sacrifier un peu de soi, sans renoncer à un peu de son présent, en vue d'un gain ultérieur, en vue d'un bien commun partagé ou offert.

Relisons dans l'évangile cette histoire d'héritage dilapidé par le fils prodigue : « *Rentrant en lui-même, il se dit : combien d'ouvriers de mon père ont du pain de reste, tandis que moi, ici, je meurs de faim.* » Luc 15, 17

Rentrant en lui-même ! Le vide de son estomac lui fait prendre conscience d'un vide intérieur d'une tout autre nature. C'est dans la relecture du trajet qui l'a mené hors de lui-même et de ses origines, que le fils prodigue éprouve combien cette distance le reconduit à l'intérieur de lui-même. C'est dans l'épreuve qu'il éprouve ce qu'il est ! Si je n'ai pas à franchir les limites de mon village pour chercher la source, j'ai peu de chance de goûter à l'eau vive. Si rien ne vient m'affranchir de mon univers familial, le monde me deviendra vite étroit et sans sel. Si rien ne vient me déloger de mon petit coin de terre, je ne saurai jamais où j'habite. Pour rentrer chez soi, il faut être sorti ! Ce fut peut-être l'expérience amère du fils aîné de la parabole, de n'avoir pas su quitter la maison paternelle. **Franchir et s'affranchir**, c'est dans cette dialectique que s'institue une vie intérieure :

- Franchir le seuil de l'horizon familial et s'affranchir de l'ignorance du monde.
- Franchir des étapes pour acquérir de nouvelles compétences et s'affranchir de la fatalité.

- Franchir les frontières, élargir l'espace de sa tente et pratiquer l'hospitalité, pour s'affranchir de toute suffisance.

« *Maître, où demeures-tu ?* » Jean 1, 38

L'initiation à la vie intérieure est de l'ordre de la crise du logement, disions-nous plus haut. Rapportée dans l'évangile de Jean, cette interrogation des premiers disciples de Jésus dépasse bien sûr la localisation d'une rue ou d'un village. La question n'a pas porté sur l'origine ou la destinée, mais sur ce lieu où s'impose naturellement une présence, c'est-à-dire la demeure. Demeurer, c'est être présent. *Le Verbe s'est fait chair, et il habité parmi nous*, a anticipé Saint Jean, un peu plus haut dans l'évangile. La demeure de Jésus se tient parmi les hommes, au sein du peuple. Comprenons les choses ainsi : par son envoyé, Dieu a voulu demeurer, être présent parmi nous.

Si quelqu'un m'aime, mon Père et moi, nous ferons chez lui notre demeure. Jn 14, 23

Comment Dieu pourrait-il habiter en des espaces si étroits que le cœur, physique et moral, de l'homme ? Cette contradiction d'un Dieu infini qui s'abaisserait à une telle humilité a longtemps freiné Saint Augustin dans sa conversion. Comment ima-

giner que Dieu puisse être autrement que dominateur, tout-puissant, définitivement distant ? Le Dieu de l'évangile n'est pas celui des sages et des philosophes, incapables de saisir l'humilité du Christ en croix, commentera-t-il plus tard. L'attitude évangélique du Christ révèle un visage différent. En lui se révèle un Dieu aimant et proche, dont la présence n'en impose pas. Et comment se fait-il proche, si ce n'est sous la modalité la plus respectueuse, c'est-à-dire celle de l'humilité la moins dominante, celle de la pauvreté. Voilà où se trouve la demeure du Christ pour Augustin. Voilà la modalité par laquelle il se rend présent : l'humilité du bois de la croix, la simplicité du pain. La réponse d'Augustin est originale, en ce sens qu'il n'oppose pas l'extérieur et l'intérieur, le matériel et le spirituel, mais en quelque sorte les accouple : « *À l'extérieur Dieu avertit, à l'intérieur il enseigne* » Saint Augustin.

Le bois de la croix nous avertit, l'humilité du Crucifié nous enseigne. Le pain nous rassemble autour de la table, l'eucharistie nous unit à Lui. En maintes occasions, il a développé sa pensée sur le Maître qui fait résonner à l'extérieur et instruit à l'intérieur : « *Il y a là, mes frères, un grand mystère à méditer : le son de nos paroles frappe vos oreilles, le Maître est au-dedans. N'allez pas croire qu'on appren-*

ne quelque chose d'un autre homme. Nous pouvons attirer votre attention par le bruit de notre voix : si au-dedans n'est pas Celui qui instruit, vain est le bruit de nos paroles. En voulez-vous une preuves, frères ? N'avez-vous pas entendu ce sermon ? Combien sortiront d'ici sans avoir rien appris ? Autant qu'il dépend de moi, j'ai parlé à tous ; mais ceux à qui cette onction ne parle pas au-dedans, ceux que l'Esprit Saint n'instruit pas au-dedans s'en vont sans avoir rien appris. Les enseignements extérieurs sont une aide, une invitation à faire attention... C'est en vain que retentissent les paroles à tes oreilles, si la sagesse du Christ n'habite en ton cœur ». Commentaires de la première épître de Jean

Comment initier à la vie intérieure ?

Nous venons de dire qu'il n'est pas d'initiation possible à la vie intérieure sans un événement libérateur, tel qu'un déplacement ou un renoncement. Pour reprendre l'articulation proposée par Augustin, un dépaysement, un pèlerinage, un voyage extérieur opère un voyage intérieur. La sortie de soi, l'exil en quelque sorte, suscite un bouleversement intérieur. Le renoncement extérieur, d'un jeûne par exemple, ou d'un bien de consommation, s'accompagne d'une décision

intérieure. C'est encore plus vrai d'un choix existentiel comme le mariage ou le célibat.

Dans cette deuxième partie, nous voulons tenir que toute vie intérieure a besoin d'un carburant interne. Elle ne peut se contenter d'émotions, de sentiments, de sensations, elle se nourrit en pratiquant l'hospitalité : **devenir l'hôte intérieur !** L'enjeu est de passer du ressenti à la prise en compte de la présence de l'autre, puis à la conversion qui incite à agir différemment parce qu'il s'est passé quelque chose de fondateur, d'instituant pour la personne ou pour un groupe.

Par hospitalité, nous entendons bien sûr l'accueil du cœur au pèlerin qui vient quêmander à la porte. Mais nous entendons aussi l'accueil des textes et des œuvres d'une culture, qui viennent labourer nos cogitations. Et nous entendons encore l'hospitalité de la main à l'outil. Qu'il soit crayon, pinceau ou marteau, l'outil vient extérioriser notre créativité interne. Dans le trajet qui l'a conduit au dénuement, le fils prodigue ne pratiquait plus aucune hospitalité, ni en son estomac, faute de pain, ni en son cœur, faute d'amis gagnés par autre chose que l'argent ou la séduction. Cette carence extérieure l'a conduit à une carence beaucoup plus profonde, celle d'un homme qui aspire à retrouver :

- le récit de ses origines, « *le père et le ciel* »,
- des valeurs qui comptent, « *je ne mérite pas d'être appelé ton fils* »,
- de l'ouvrage : « *Traite-moi comme l'un de tes ouvriers* ».

Pour nourrir la vie intérieure, nous avons besoin des récits, des outils, des défis qui sont au cœur de toute initiation. Pour le comprendre, revisitons les trois initiations à l'œuvre dans l'école primaire : **lire, écrire et compter**.

1. L'apprentissage de la lecture par les récits fondateurs

Apprendre à lire suppose, premièrement, d'entrer dans un univers qui nous précède et de s'insérer dans un système qui a ses lois, ses règles de langage. L'orthographe et la grammaire sont à l'image d'un monde qui n'est pas modelable à notre gré. Pas moyen d'échapper à cette loi : pour comprendre et se faire comprendre, il faut parler comme les autres. Après le b-a, ba, la lecture courante s'acquiert par les histoires, les contes, les récits fondateurs. La lecture des textes propres à notre culture nous transmet les noms donnés aux choses, aux événements, aux sensations de ce monde.

Souvenons-nous du récit biblique rapportant les débuts de l'humanité. Dieu installe l'homme dans un jardin et lui confie mission de le cultiver et le garder. Puis Il va l'inviter à prendre l'initiative de donner un nom à tout ce qui l'entoure. Saisir les choses par leur nom est un événement capital dans la progression de l'enfant. Auparavant Dieu énonce le fameux interdit du fruit défendu, *Genèse 2*. L'énonciation de l'interdit par Dieu précède la nomination de toutes choses par l'homme. L'initiation à la loi précède l'initiative de l'homme. Dans notre culture contemporaine où tout semble se négocier, la lecture est d'abord une obéissance au réel, à ce qui nous vient de l'histoire. La lecture est une discipline qui offre des marges de négociations bien faibles si l'on veut comprendre ce qui est écrit.

Quand les familles, les adultes, ont tant de pudeur pour parler des raisons de vivre, de sexualité, de religion, de vie et de mort, comment apprendre à donner un nom à l'expérience vécue, sinon par la référence aux récits fondateurs. Le dictionnaire, l'encyclopédie ne peuvent combler qu'un manque technique. Il ne s'agit pas de fourguer de la grande littérature, de remplir ce "vase vide" dont parlait Rabelais, mais d'ouvrir, par la poésie

du récit, des espaces intérieurs de créativité. On sait combien il est important de résister à l'univers binaire du bien et du mal, qui est trop souvent le lot des jeux vidéos. La complexité d'une intrigue, la diversité des sentiments et des personnages sont à même de sauvegarder la part d'inattendu propre à la vie. On comprend bien qu'il ne s'agit pas de fourguer du "prêt à penser", mais d'élargir l'horizon, "l'espace de sa tente", par le détour d'une histoire qui met en scène la profondeur de l'existence. L'univers des récits fondateurs de la foi chrétienne vient offrir un trésor inépuisable de sens et de raisons de vivre pour donner un cadre à l'action.

2. L'apprentissage de l'écriture : c'est à ton tour de faire !

Écrire, c'est mettre en œuvre. Écrire, c'est s'entendre dire : « à ton tour de faire ! » Écrire, c'est prendre à son tour un crayon, un pinceau, une guitare, c'est maîtriser un outil, pour écrire à son tour l'histoire.

Si l'on s'est affronté à l'écrit qui nous précède toujours, si l'on a assimilé la grammaire, si l'on maîtrise un solfège, on peut maintenant avoir plus d'initiatives et de liberté pour écrire à son tour. L'initiation va susciter d'autant plus de créativité

qu'on s'est exercé à ce temps, laborieux ou ludique, des gammes. L'écriture est un "passage à l'acte", sous le regard bienveillant de quelqu'un, qui accompagne les étapes vers l'autonomie en transmettant un savoir faire. Que ce soit un père, ou un pair, il est essentiel d'y être encouragé, incité par quelqu'un.

Le désir d'être acteur, d'œuvrer à son tour, d'apporter sa pierre à la construction du monde doit aussi rencontrer une attente, un appel. Le désir d'écrire porte des fruits parce qu'on s'adresse à quelqu'un avec qui l'on veut communiquer, avec qui l'on veut vivre une relation mutuelle d'hospitalité. On a envie, quelque part, que son message soit lu, que son œuvre soit comprise et sa créativité reconnue.

L'espoir de consommer davantage n'a jamais donné que de maigres raisons de vivre. L'espoir de gagner toujours plus est un leurre qui ne fait le plus souvent que des frustrés. C'est le sentiment de pouvoir être utile, hospitalier et fraternel aux autres qui donne des raisons de croire à la vie. C'est l'espoir d'inscrire à son tour une empreinte dans la marche du monde qui développe la confiance en l'avenir. L'aventure humaine devient une sorte d'écriture où chacun, selon ses talents, a pris le risque de jouer un morceau de la partition commune.

3. L'apprentissage du calcul et la résolution de problèmes

Compter, c'est déchiffrer les énigmes de la vie, c'est faire face aux problèmes de l'existence, c'est donner une mesure aux événements, une valeur aux actes. Pour donner de la valeur aux choses, aux personnes, aux histoires, il faut apprendre ce qui compte. Derrière les valeurs consensuelles de tolérance et de respect, se cache parfois un refus de hiérarchiser l'essentiel et l'accessoire. Apprendre ce qui compte, c'est apprendre à se situer quelque part dans les combats du monde et de l'histoire, dans le mystère du mal et de la souffrance. Il n'est pas de vie intérieure digne de ce nom qui préserve des énigmes de la vie. Un jour ou l'autre, chacun est appelé à croiser le regard d'une personne éprouvée par la solitude, la souffrance, la misère ou l'humiliation. Acceptera-t-il alors qu'il compte pour lui, comme frère ou sœur en humanité ?

Là prend place tout l'accompagnement des éducateurs pour aider à surmonter l'égoïsme et à relever le défi de la fraternité. Nous sommes reconduits là au minimum vital, à l'essentiel, vécu

en particulier dans les temps qui comptent, les moments forts de la vie. Accompagné, écouté, ou interpellé, le jeune doit approfondir en lui-même une issue, une solution. L'école de l'évangile lui apprendra à donner une mesure à l'expérience, pour savoir discerner dans le magma des réponses religieuses, spirituelles ou sectaires.

Apprendre à compter, c'est aussi l'art des solutions, l'art de gérer les conflits. On sort de l'affrontement entre personnes, entre générations, on sort d'un conflit d'autorité, pour déplacer le conflit à l'intérieur de soi-même. C'est en rentrant en lui-même que le jeune peut déchiffrer une issue à la question qui l'agite. C'est aussi dans ce déplacement intérieur que se nouera et se dénouera la réponse de foi : on n'est pas chrétien parce qu'on a des racines ou des valeurs. On le devient parce qu'on a vécu une expérience qui nous a déplacé. Et parce qu'on a pu revenir sur l'événement, mettre des mots sur ce qui s'est passé, à la lumière de l'évangile. C'est à cette condition que se développera une réponse personnelle qui compte et qui ne se contentera pas du mimétisme. •



Un moineau dans la poche

Éditions Alodia,
BP 2
38560 Champ-sur-Drac

Ce titre est surprenant !...

Le moineau, c'est l'oiseau le plus banal qui existe. On peut le voir tous les jours si on y prête attention. C'est celui qui s'approche des hommes sans jamais se laisser vraiment apprivoiser. Difficile de l'imaginer dans une poche !... C'est pourtant cette image qu'Elisabeth Lamour a choisie comme un fil conducteur pour évoquer sa vocation d'iconographe, « *au détour d'instant de vies ordinaires ou banales, d'inexplicables jaillissements surviennent* ».

Dans une écriture qui coule comme une source d'eau vive, sous la forme

d'un roman, Elisabeth nous fait partager sa passion avec beaucoup de poésie et de douceur. Les événements de la vie, fragiles, souvent imprévus, sont reçus et accueillis avec foi, ils apparaissent comme la palpitation d'un moineau. Même les mots savants de la théologie deviennent limpides et ont un goût de tendresse.

À travers son histoire familiale, sa rencontre avec l'Orthodoxie et sa passion pour l'art, on découvre une mère de famille bien incarnée, portant les préoccupations de ses enfants adolescents et attentive à chacun, sa « *vie n'a rien de celle d'un ermite.* » mais elle est particulièrement attentive à la beauté qui pour elle « *est la quintessence de l'au-delà et l'art est une sorte de tension entre le monde et la beauté, un autre nom de Dieu* ».

Elisabeth nous fait voyager : en Finlande, en Turquie, en Algérie... Elle relit son histoire comme on regarde

une mosaïque. Tout n'est pas parfait mais tout y a une place. Ce regard spirituel devient le nôtre dans ce récit imagé. Elisabeth a un pouvoir d'évocation étonnant. On s'y croirait !... il devient aisé de l'imaginer dans son atelier, face à la montagne tout habitée de la présence divine dans le silence du matin et choisissant ses pincesaux « *comme on choisit un chocolat fin dans une boîte* ». Tout autour de la pièce, de nombreuses icônes sont là comme des liens avec le monde, certaines sont reproduites dans ce petit livre si complet. C'est un véritable traité théologique pour ceux qui n'ont pas le langage des spécialistes. L'icône n'est pas une peinture ordinaire, elle n'est jamais signée. C'est d'abord une démarche spirituelle et la codification des symboles, c'est la main qui accompagne et montre le chemin. Elisabeth est une pédagogue avertie, elle nous guide dans la découverte de cet art

avec simplicité et douceur. Tout y est évoqué : la lumière, le temps, le souffle, la joie, le rapport aux autres... On n'a plus qu'une envie, c'est de s'asseoir à côté d'elle et de prendre un pinceau. Son travail ne l'isole pas du monde, bien au contraire. Par son engagement avec son mari dans l'association "Démocratie et spiritualité", elle nous montre la place de l'homme dans la société mais pour elle, il faut rechercher l'unité profonde entre tous les aspects de la vie et ce n'est pas toujours simple. « *Nous sommes des danseurs maladroits en équilibre sur des fils. Il existe probablement un point stable, un endroit précis où se rencontrent notre bonheur, la solidarité entre les êtres et la présence de Dieu. Le peintre d'icône témoigne de la recherche de ce point d'équilibre si fragile...* » Jean-Baptiste de Foucauld, président de cette association qui n'a pas de caractère

religieux, a préfacé son livre avec une grande sensibilité.

En guise de conclusion, Elisabeth évoque le mystère de la Trinité comme une des plus grandes richesses de la pensée chrétienne. « *L'homme a été créé à l'image de la trinité : chaque homme est une personne qui ne trouve sa plénitude que dans l'amour et la communion avec Dieu et les autres hommes.*

Le petit moineau dans ma poche frissonne un peu et se blottit. Décidément, la vie est belle ! »

Allez visiter son site :

www.icones-lamour.com, vous en découvrirez un peu plus sur son travail, vous pourrez avoir un aperçu de son atelier et même commander son livre... ou un autre car ce n'est pas le premier.

**Présenté par
Danielle Bethmont**

Le coffre à vêtements



Christelle Seguenot, 35 ans, travaille comme formatrice en français à Auxerre auprès de personnes en difficulté. Elle est bénévole au service

de la communication dans son diocèse.

par Christelle SEGUENOT

L'abbé Poemen disait : « *Si vous avez un coffre rempli de vêtements et restez longtemps sans l'ouvrir, les vêtements qui sont à l'intérieur pourriront. Le même phénomène se produit avec les pensées de notre cœur. Si nous n'en faisons pas des actes, elles se gâtent à la longue et deviennent mauvaises.* »

La vie intérieure : accueil et don

Je m'appuierai volontiers sur ce petit enseignement d'un ancien pour illustrer mon cheminement intérieur. Il dit les deux temps d'une respiration spirituelle. Le premier temps est celui de l'accueil : on "accumule" les expériences spirituelles intérieures, on aurait presque tendance à les entasser pour elles-mêmes, comme l'intendant qui remplit son grenier de blé sans savoir que de-

main il va brûler. Le second est le temps du don : on transmet cette richesse, on la reformule en actes. “Ce qui n’est pas donné est perdu.”

Je fais continuellement cette expérience : la vie spirituelle s’épanouit dans ce double mouvement permanent et l’un ne va pas sans l’autre. Je dois veiller à ne pas entasser ce que je reçois dans la prière, dans les rencontres, dans les sacrements. Ce sont autant de miettes à partager pour un repas fraternel et abondant. La multiplication des pains s’actualise.

Je n’arrive plus à imaginer une vie intérieure refermée sur elle-même. Ne deviendrait-elle pas “vie inférieure”, car stérile, sans ouverture au monde à force de se regarder le nombril ? N’est-ce pas dans l’ouverture aux autres que je m’accomplis, que peuvent se déployer les grâces reçues ? L’ermite, s’il est un solitaire, est d’abord un missionnaire présent au monde. C’est ce que m’apprend la vie et une amie qu’elle m’a donnée : Thérèse de Lisieux.

Un grenier à grâces

À l’âge de 22 ans je me suis engagée dans une communauté nouvelle. Je vivais alors à

l’étranger (en Tchécoslovaquie) et cela a représenté pour moi l’aboutissement d’une recherche spirituelle intense. J’ai toujours eu le goût de Dieu à la bouche. Je n’y peux rien. C’est une constatation qui me dépasse. J’ai dû prendre cela en considération dans tous mes choix.

Cet engagement a voulu signifier pour moi le don total de ma vie à Dieu. Dans cette communauté, j’ai découvert la vie fraternelle et la prière quotidienne. Je m’en suis nourrie au jour le jour avec avidité et enthousiasme. La prière était très développée, dans sa forme liturgique notamment. Ce rythme de vie communautaire, entrecoupé de beaux temps de prière fréquents et recueillis, me convenait parfaitement. La communauté avait en effet à cœur de montrer la beauté de chaque fête du calendrier liturgique par le chant, l’aménagement des lieux de prière, les démarches personnelles qu’il nous était proposé d’accomplir à ces occasions. À l’intérieur, j’ai eu le sentiment d’accumuler une véritable richesse humaine et spirituelle. Je peux dire aujourd’hui que cela m’a donné une vraie “colonne vertébrale”, que cela répondait parfaitement à toutes les aspirations que je portais alors.

J'ai conscience d'avoir énormément reçu pendant cette période, à tel point qu'un jour je me suis sentie "repue". Non pas que ce que j'avais reçu était mauvais, mais il me fallait maintenant en faire quelque chose de concret, au risque de me dessécher comme le figuier puni de n'avoir pas su porter du fruit en son temps. Cela se révéla soudain comme un impératif en moi. Il me fallait exprimer une parole plus personnelle. Je ne peux pas dire que je me sentais attirée par les "missions d'évangélisation" telles qu'elles étaient organisées alors à la communauté ! Au contraire, je commençais à fuir le bruit, le trop voyant. Et si c'était à ce moment-là qu'avait commencé ma "vraie" vie intérieure ? Celle qui fait feu de tout bois, celle qui est capable d'accueillir ce qui est déroutant et difficile, autant que ce qui est beau et paisible ?

Une mission "déconcertante"

Il y eut alors la mission. Je suis partie en Russie pour deux ans. En 1999, à la demande des évêques catholiques de Russie, les reliques de Sainte Thérèse de Lisieux ont parcouru cet immense territoire d'ouest en est, ainsi que le

Kazakhstan, du nord au sud. J'ai fait partie du voyage. Étonnante mission, totalement inattendue : accompagner des reliques... Un peu dubitative, je me suis laissée faire. Pour le peuple russe que j'avais appris à connaître depuis un an. Parce que je faisais confiance à ceux qui m'envoyaient (le sanctuaire de Lisieux et ma communauté). Thérèse de Lisieux, je la connaissais à la manière de tout un chacun : beaucoup de clichés, une grande attirance sans pouvoir toutefois déjà saisir de façon claire son message.

Cette aventure allait totalement bouleverser ce que j'appelle mon "paysage spirituel intérieur" et donc changer mon regard sur l'Église et le monde.

Mon cœur s'est élargi. Les rencontres avec les populations pauvres et isolées de la taïga sibérienne et de la steppe kazakhe ont été à la fois belles et éprouvantes : tant de souffrances étaient exprimées dans chacun de leur témoignage ! Les persécutions puis les déportations des années staliniennes, les camps de travail, les villages plantés dans des terres inhospitalières, au milieu de rien, les maris tués, les enfants malades... La mort, me semblait-il, s'était acharnée. Je portais un fardeau bien lourd. Que faire de ces visages

burinés, aux rides creusées par le vent infernal de la steppe ? Que faire de ces mains calleuses qui m'étreignaient avec tant de chaleur et d'espoir ? Ma vie intérieure ne s'est plus nourrie de chants célestes, mais de ces paroles de vie, de ces paroles de souffrance et d'espoir.

Alors je me suis sentie si pauvre, si démunie. Les pleurs des "babouchkis" (les grand-mères) avaient remplacé les chants polyphoniques. Ma prière n'en était que plus vraie. Mais si je n'avais pas goûté ces chants polyphoniques, est-ce que j'aurais pu apprécier ces chants de l'âme, peut-être moins harmonieux, mais si sincères ?

C'est la rencontre qui m'a donné de comprendre ce qu'est l'Église. C'est la prière qui m'a donné de voir en ces gens des frères et sœurs, qui avec moi forment l'Église.

Et puis j'ai vu Dieu répondre aux prières de ces pauvres. J'ai vu Dieu accorder la grâce – incroyable – du pardon. J'ai vu les cœurs s'ouvrir, j'ai vu les âmes guérir. Vraiment. Sans exagérer, j'ai été témoin de miracles quotidiens. Non pas des miracles spectaculaires, mais de ceux qui remettent les hommes debout pour qu'ils continuent leur chemin malgré la brisure de la violence et de la cruauté. Et ces résurrections

m'ont dit qui peut être Dieu, tout comme ma prière personnelle me le fait connaître. Par mes frères il peut s'approcher de moi et me dire qui il est. Cette expérience m'a aidé à changer de perspective. Ne pas théoriser, ne pas thésauriser non plus ! Vivre et prier, tout simplement.

Bien orienter son regard

Il m'a fallu lever les yeux au ciel, chercher Dieu tout seul pour m'entendre dire que je devais les baisser, me baisser vers mes frères pour Le voir, Le toucher, L'entendre dans leurs voix, leurs visages et leurs souffrances. Mais je ne peux pas garder mes yeux baissés. L'espérance me fait lever de nouveau mon regard. Ce que j'ai vu et entendu, ce que j'ai touché de Lui par celles et ceux qui sont devenus sœurs et frères, je le Lui redonne. Rien ne m'appartient, ou plutôt tout m'appartient en Lui. Toute cette vie intérieure et tout ce vécu avec ma famille du lointain, devenue par la rencontre si proche – et elle le reste aujourd'hui dans la prière – tout cela est essentiel pour ma vie chrétienne. Mais l'Essentiel, n'est-ce pas le Christ tout entier donné à nous ? •

Intimité ou l'intériorité sous le regard du Père

par Dominique TRIMOULET



**Dominique Trimoulet,
prêtre de la Mission
de France à Troyes,
exerce le métier
d'aide-soignant.
Auparavant,
il assurait la
responsabilité de
l'Appel au ministère presbytéral et
l'accompagnement du Service-Jeunes.**

*« Mais quand tu pries,
entre dans ta chambre, ferme ta porte,
et prie ton Père qui est là dans le secret ;
et ton Père, qui voit dans le secret,
te le rendra. » Mt 6, 6*

Parler de l'intériorité, c'est approcher le secret du cœur, c'est frapper à la porte de la "chambre haute". Si le Père y est présent et y voit, il n'en est pas de même pour nous, tant vis-à-vis d'autrui que de nous-même. Cette présence plus intérieure à nous-même, nous reste pour une part secrète.

« *N'approche pas d'ici, ôte tes souliers de tes pieds, car le lieu sur lequel tu te tiens est une terre sainte.* » Ex 3, 5

Je vais pourtant risquer quelques mots de témoignage et de réflexion sur ce que j'ai vécu avec des jeunes quand j'exerçais la responsabilité de l'appel au ministère et de l'accompagnement du Service-Jeunes.

Je vais risquer quelques mots sans "souliers" : pas des mots de sociologues, pas des mots sur... mais évoquer quelques visages, des traces de dialogues tissées les unes aux autres.

En plaçant d'entrée de jeu l'intériorité sur le regard du Père, j'ai glissé vers l'intimité. Celle-ci n'est pas construite sur une opposition comme l'intériorité s'adossant à l'extériorité.

"L'extimité" n'existe pas. L'intimité s'entoure seulement de respect, de discrétion et d'attention. Il est possible d'y vivre seul ou à plusieurs.

Je vais vous parler de rencontres d'hommes et de femmes de trente ans. Avant d'exercer cette responsabilité, le mot "jeune" était pour moi un adjectif plutôt qu'un substantif. À l'hôpital je travaillais avec de jeunes collègues, j'encadrais des élèves.

Je suis toujours mal à l'aise quand on parle "des jeunes" comme d'une catégorie.

Ce regard, je crois, m'est précieux, il aborde la question de l'identité.

J'ai souvent entendu des jeunes adultes parler ainsi : « En tant que jeune... ». Je traduis ainsi : « En tant que pas encore dans votre monde d'adultes et ne sachant pas par quelles portes on y pénètre... ». J'ai rencontré une identité de jeunes bien affirmée, mais quand ceux-ci croisent un regard de frère, de grand frère, de vieux frères, un regard d'homme à homme, ils nous ouvrent les portes de leur intimité.

Cette affirmation d'identité n'est-elle pas un appel au monde lointain des adultes ? Un appel pour qu'ils puissent trouver "des frères du chemin" : de vieux frères qui les accompagnent sur un bout de leur route et témoignent que la route est possible.

Du savoir à la relation

Un camp d'une aumônerie d'étudiants à Tignes : une soirée sur le Credo, à leur demande. Nous nous sommes arrêtés au premier mot : "Je". Il rejoint la question : « *Et pour vous qui*

suis-je ? ». Ils attendaient un savoir, les voilà introduits dans une relation. Ce “je” semble encombrant, peu assuré et fragile. L’exigence de devoir être des battants pour trouver sa place dans la société est grave et dévastatrice : il n’y a pas de place pour la fragilité.

Ces étudiants là sont serviables, mais au service du groupe. Je les ai trouvés très durs avec ceux qui ne suivent pas le rythme du groupe. Ils ont la même dureté avec le “petit” qui est en eux. Ils ont appris à se dominer. J’ai entendu plusieurs fois l’une d’entre eux dire que dans l’internat de jeune fille qu’elle a fréquenté, elle a pleuré tous les soirs pendant quatre ans. Je ne peux pas dire ce qui m’a poussé à lui poser la question suivante : « Mettras-tu tes enfants dans la même institution ? » J’attendais la réponse qui est venue très spontanément : « À la place de mes parents je referais le même choix. Aujourd’hui je pense que j’y ai reçu une bonne éducation ». Cet exemple est caricatural. Mais cette jeune femme était parmi les plus serviables et les plus dures du groupe. Son comportement n’a choqué que ceux qui en étaient victimes. Dans l’intime, c’est

fracturé, peu unifié : une partie de l’être n’a pas sa place.

Les mêmes étudiants, au pèlerinage de Chartres. Cette année là, le thème reprenait la question que Jésus pose à l’aveugle Bartimée : « *Que veux-tu que je fasse pour toi ?* ». Spontanément, plusieurs comprenaient ce thème comme une invitation à poser cette question à Dieu. Et ils appréhendaient que Dieu, en réponse, ne leur demande quelque chose de difficile. Et quand ils ont entendu cette question comme posée par Jésus, ils étaient très décontenancés, ne sachant pas ce qu’ils désiraient pour eux-mêmes.

Doute et pardon

J’ai donné le sacrement de réconciliation au cours des pèlerinages de Chartes, aux JMJ, au Frat¹ à Lourdes avec des plus jeunes, j’ai rencontré des consciences inquiètes, ébranlées par les doutes qui les assaillent. Je leur dis que douter n’est pas pécher, que le passage de la foi reçue du milieu familial passe souvent par une crise quand vient le temps de répondre à la question « *Et pour vous, qui*

1. Pèlerinage des aumôneries de l’enseignement secondaire de la région parisienne.

suis-je ? » ; quand vient le temps de “rendre compte de l’espérance qui est en nous”. Que ce n’est pas en chantant Alléluia plus fort qu’ils vont colmater les brèches de leur foi bousculée. Je les invite à ne pas s’arrêter en chemin, de chercher avec d’autres, d’être exigeant, de “veiller”, que la foi ce n’est pas un trésor qui risque de s’abîmer, mais un chemin à parcourir, un “chemin étroit”, et comme tout chemin étroit, on y trébuché parfois.

J’ai souvent constaté qu’ils éprouvent un vrai soulagement et qu’ils reprennent leur route d’un pas léger...

Dans l’intimité du sacrement de réconciliation, je rencontre des personnes qui ne s’aiment pas, qui se jugent peu aimables, pas dignes d’être aimées. Comment Dieu, Jésus ou le Seigneur, peut-il faire sa demeure dans une maison si laide ? Cette laideur est cachée, enfouie. Quand ils entendent que Dieu les aime tels qu’ils sont, qu’Il les attend dans cet intérieur qu’ils fuient, et qu’ils risquent de rater le rendez-vous en s’absentant du lieu où l’amour de Dieu les attend, ils entendent un langage nouveau qui, parfois, rend “le cœur brûlant”.

Je me demande si l’engouement pour l’adoration du Saint Sacrement exposé ne serait pas une façon de s’approcher de Dieu, de s’approcher d’un Dieu qui n’a pas de place dans un intérieur peu unifié et pour une part, condamné. Il y a trop de désordre à l’intérieur pour que Dieu ait sa place. Mais il m’est possible de goûter sa présence quand, rassuré par celle du groupe, il m’est possible de le contempler : Il est là, offert, à portée de regard...

Je ne pense pas que ce soit d’abord de repères dont ces jeunes hommes et jeunes femmes aient besoin, contrairement à ce que bon nombre d’éducateurs chrétiens disent aujourd’hui. Mais je crois qu’ils cherchent de la confiance. Ils attendent qu’on croie en eux.

Une étudiante avec qui j’ai vécu deux ans à la “communauté de l’espérance”² m’écrit : « *Au fait, merci de ce que tu me dis au sujet de Michel, ça me change des éternels "Quitte-le, puisqu’il n’arrive pas à le faire"... J’ai plus besoin d’entendre ce que tu me dis.* » Je lui avais dit d’aller jusqu’au bout de ses sentiments pour Michel, qu’elle savait que c’est un homme fragi-

2. À Ivry-sur-Seine, communauté d’étudiants, cohabitant avec un adulte de la Communauté Mission de France.

le ; c'est un chemin qui peut se révéler difficile, douloureux, mais qu'elle ne peut que grandir parce qu'elle aime...

J'entends qu'elle a besoin que son amour pour Michel soit pris au sérieux.

Une expérience unique et forte

Trois étés de suite j'ai accompagné un "Goum".

Nous étions un groupe de 20 à 25, plutôt en fin d'études supérieures ou au début de la vie professionnelle. Pendant huit jours, nous marchons à travers les Causses en dormant à la belle étoile. Du riz le matin, avec du lait, du thé ou du café, et du riz le soir, avec de la soupe. Le midi, il n'est rien prévu d'autre que ce que la nature aride des causses veut bien nous offrir. Une journée commence par le repas du matin après une courte prière. Cela laisse au soleil le temps de se lever. Puis l'un des participants propose un texte de l'Évangile avec quelques pistes pour une méditation d'une heure suivie de l'eucharistie.

Le lieu du bivouac du soir nous est donné et le groupe se met en route. Chacun choisit sa

route. Les uns partent seul ou en couple, des petits groupes se forment...

Et tous se retrouvent le soir, parfois un dernier arrive la nuit tombée. Chacun prend sa part pour l'installation du bivouac, le soin des ampoules, la préparation du repas. Celui-ci est suivi d'une courte veillée, et une dernière prière nous introduit au silence de la nuit.

La longueur des étapes varie. Elles font de quinze à trente cinq kilomètres. Chacun découvre qu'il n'y arriverait pas tout seul. Là, j'ai rencontré de l'attention pour les derniers. Certains ont été émus jusqu'aux larmes de recevoir une telle attention.

Est-ce le fait de porter tous la même djel-laba ? Est-ce l'initiation du désert ? Est-ce cette vie où les masques tombent vite ? Mais chacun fait l'expérience d'être accueilli tel qu'il est. Je l'ai vécu moi-même. Les participants sont pour la plupart passés par les Scouts d'Europe ou les Scouts Unitaires, les chants du renouveau leur sont connus. C'est la première fois qu'ils rencontrent cette étrange variété de prêtre.

Je ne m'habitue pas à la confiance qui m'est faite : la leur m'a particulièrement touché.

Pour beaucoup c'est une expérience humaine et spirituelle forte, des amitiés durables s'y nouent. Ils sont pourtant peu nombreux à recommencer l'aventure une deuxième fois. Ceux qui le font éprouvent le besoin de marcher plus souvent seuls, de tracer leur propre route : le chemin est plus intérieur sans que ce soit au détriment de la qualité de leur présence aux autres. Ils recherchent plus d'intimité avec les pays arides traversés, avec eux-mêmes et, je pense, avec celui qui nous attend dans le secret du cœur.

Je suis surpris que beaucoup se contentent d'un seul Goum. Mais cette unique expérience fut déterminante pour certains en contribuant

à un discernement pour un engagement de vie dans le mariage ou la vie religieuse...

En espérant que ces lignes pourraient donner le goût à quelques vieux frères d'aller marcher à leurs cotés... dans un Goum ou ailleurs.

Au cours d'une prière d'action de grâce, une jeune femme, participant régulièrement au culte en latin, dit à mon sujet : « Il n'aime pas être appelé "Mon Père", et pourtant dans son regard j'ai trouvé quelque chose de la bonté du Père ». Oui, il est une présence plus intérieure à nous-même que nous-même. C'est à elle que ceux auxquels nous sommes envoyés ouvrent pour un instant les portes de leur intimité... •

Chercher et trouver Dieu dans un campus universitaire

par **Marie-Odile PONTIER**



**Marie-Odile Pontier,
40 ans, est
responsable à la
Mission étudiante.
Religieuse
auxiliaire, elle vit
en communauté à
Champs-sur-Marne.**

Le campus universitaire de Marne la Vallée, que je rejoins presque chaque jour, réunit des formations très diverses liées d'une part à la présence de l'université¹ et d'autre part, à l'arrivée d'Écoles d'Ingénieurs comme l'École Nationale des Ponts et Chaussées, l'École Nationale des Sciences Géographiques², des Écoles d'Ingénieurs en Électrotechnique et une École d'Architecture. À cette diversité se greffent les provenances géographiques multiples des 15 000 étudiants de ce site.

1. Filières littéraires, linguistiques, scientifiques, sociales, politiques et économiques, IUT, École d'Ingénieurs par alternance...

2. École qui forme la plupart des fonctionnaires de l'IGN.

« On peut fort bien, par temps clair, entrevoir Dieu sur le visage du premier venu. Voilà. C'est aussi simple que cela. Et personne ne nous a jamais dit que ce qui était simple n'était pas déchirant. »³

Mon travail d'aumônier dans ce campus est à la fois original et unique, tout en étant marqué par le fait que le deuxième aumônier est un prêtre de la Mission de France et que je suis moi-même religieuse auxiliatrice. Pour nous, il s'agit de proposer aux étudiants chrétiens de faire communauté, tout en cherchant à rejoindre ceux qui ne franchiront jamais le seuil de "sous le figuier", ce local bien équipé dont dispose l'aumônerie en plein centre du campus. Il s'agit donc d'abord d'un travail de mise en relation.

Chaque jour, j'ai à me disposer pour accueillir ceux qui viendront "sous le figuier", étudiants connus et inconnus. Je m'y prépare un peu à la manière avec laquelle dans la prière je me dispose à rencontrer le Seigneur, sous peine de n'y rencontrer que moi-même. Cela passe

souvent par ce choix conscient de me tourner vers l'autre, dans ce réveil du désir de laisser de la place à un autre en moi. Parfois, je suis menée à demander la grâce de laisser tomber l'armure qui me protège pour que mon cœur profond se laisse atteindre par cet autre qui vient à ma rencontre. Ce qui est vrai dans la rencontre avec le Seigneur, l'est aussi dans la rencontre avec chacun. C'est toujours une confiance à renouveler, une confiance parfois mise à mal par le grand nombre d'imprévus et la difficulté d'organiser et de prévoir.

Mais que veut dire accueillir un étudiant qui pointe le bout de son nez à l'aumônerie ? De la simple demande de renseignement au partage en vérité, il y a souvent un long chemin de confiance à parcourir. Parfois, pourtant, une rencontre en profondeur a lieu, avec un ou une inconnue, à la recherche de quelqu'un avec qui parler de questions existentielles. Il s'agit alors souvent d'étudiants venus de loin et issus de l'Islam. J'appelle ces rencontres, des visitations.

3. Christian Bobin, *Autoportrait au radiateur*, Gallimard, 1997, p. 33.

Promesses évangéliques

Cette manière de vivre la mission s'enracine dans une de ces Paroles évangéliques qui sont au fondement de mon engagement dans la vie religieuse : « *Paix à vous ! Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie.*⁴ » Le fait d'être envoyée par un Autre est fondamental pour moi : c'est ce qui donne audace et confiance pour tenir bon là où je ne suis pas forcément attendue.

Une autre promesse évangélique m'indique la nature de ma mission : « *Il est ressuscité d'entre les morts, et voilà qu'il vous précède en Galilée, c'est là que vous le verrez.* »⁵ Elle est d'apprendre à reconnaître la présence du Christ crucifié et ressuscité là où je suis envoyée, aujourd'hui ce carrefour complexe des mondes étudiants qui se côtoient sans beaucoup se rencontrer. Elle est donc d'abord une attitude d'ouverture, qui croit qu'en chaque rencontre le Christ est présent. Elle se fait écoute et dialogue, croyant que seule la confiance de l'amitié

peut permettre la conversion des cœurs et la reconnaissance qu'un Autre en est la source inépuisable. Cette manière d'envisager la mission est à vivifier régulièrement par la méditation de l'Évangile. Car cette reconnaissance de la présence du Christ parmi nous n'est jamais de l'ordre de l'évidence pour moi. Elle demande une conversion de mes manières de regarder, d'écouter et de parler qui me portent souvent davantage à me limiter au bien-connu qui me sécurise. Alors que Jésus Christ ne cesse de rappeler que le lieu de sa reconnaissance est l'amour même : « *À ceci tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples : si vous avez de l'amour les uns pour les autres.* »⁶

Je l'ai dit au Seigneur, plusieurs fois dans l'oratoire de l'aumônerie, mon désir est de lui laisser toute sa place "sous le figuier", qu'il en soit le cœur battant. Je n'y pense pas tous les jours ! Et je peux oublier que j'ai aussi à tenir bon quand je ne vois pas de pousses là où des graines ont été semées. Car pour voir, entendre

4. Jn 20, 21

5. Mt 28, 7

6. Jn 13, 35

et toucher dans l'élémentaire de chaque jour le Seigneur à l'œuvre, je dois prendre un peu de recul. Alors reviennent :

Le bruit joyeux du bouchon d'une bouteille de cidre bien fraîche lorsque Katherina, nouvellement arrivée ose dire timidement qu'elle fête aujourd'hui ses 18 ans ;

L'heureuse folie d'un week-end à Tignes avec trois étudiants pour participer à la fête d'au revoir de Patrick qui quittait cette paroisse pour nous rejoindre ;

La fidélité d'une étudiante nouvellement confirmée à la prière du mercredi soir ;

Le geste de se tenir par la main en disant un Notre Père ;

La simplicité du témoignage d'Olivier disant sa découverte du sens de l'eucharistie grâce à l'aumônerie ;

La persévérance d'un autre étudiant à l'eucharistie hebdomadaire alors qu'il n'est pas à l'aise avec notre manière de célébrer ...

C'est le temps alors le temps de l'action de grâce !

« Personne n'est exactement à sa place et cela vaut mieux, une stricte adéquation serait insupportable. »⁷

Il y a donc les temps de relecture, mais il y a aussi le temps de la prière personnelle, en particulier celui du matin, avant de me mettre au travail. Ce temps de silence est souvent celui qui me permet de revenir à la Source où je découvre le sens de la journée qui commence : moment propice pour essayer de voir ce qui m'attend sous un autre angle, pourquoi pas celui de l'Esprit qui vient faire toutes choses nouvelles ? C'est souvent le mouvement de va et vient entre deux types de récits : ceux de la rencontre de Dieu et des hommes tracés dans la Bible et celui de ma propre vie qui m'aide à changer de perception.

Religieuse et responsable

Ainsi un jour où fatiguée, je me plaignais du manque de répondant des étudiants par rapport aux invitations de l'aumônerie, de l'inconfort de ne jamais savoir qui viendra, et qui

7. Ch. Bobin, *Autoportrait au radiateur*, p. 20.

au dernier moment décidera de ne pas venir, la parabole des invités à un repas de noces en Mt 22,1-14 m'a incitée à me situer autrement. Qui suis-je comme aumônier ? Celle qui invite ou celle qui fait part de l'invitation d'un Autre ? Est alors venue la demande de grâce renouvelée d'être au service de la rencontre des étudiants avec leur Seigneur. Je n'ai pas à me culpabiliser du petit nombre de ceux qui répondent à l'invitation : elle ne dépend pas de moi. Mais j'ai à accepter cette place du serviteur qui reçoit les mouvements d'humeur de l'invité, mouvements de joie, d'indifférence, d'agacement ou de violence dont je peux souffrir, voir mourir comme les serviteurs de la parabole ! Comment est-ce possible ? Je reviens alors au Christ en croix, le seul qui souffre le premier pour nous et avec nous. Il me redit sans cesse que je ne suis pas seule sur ce chemin de l'amour qui patiente et redonne sans cesse sa confiance.

Quand des étudiants chrétiens manifestent le désir de se retrouver avec d'autres pour parler, approfondir leur foi et prier, c'est une communauté qui surgit et qu'il s'agit de nourrir, en tous les sens du terme ! Comme aumônier,

je suis aussi cuisinière, femme de ménage, secrétaire, économiste, chargée de communication, animatrice, organisatrice, formatrice, éducatrice, catéchiste et accompagnatrice spirituelle... Il y a effectivement une véritable tâche éducative au sens où Jésus a formé ses disciples en parcourant avec eux les chemins jusqu'à Jérusalem.

Dans cette mission d'éducation, ce que je peux donner, c'est ce que moi-même j'ai reçu et continue de recevoir par mon appartenance à différentes communautés d'Église et que je reconnais comme nourrissantes et structurantes. Mais il n'est pas facile de donner quand le désir de recevoir s'exprime peu ! Or, les étudiants ont peu de demandes explicites, à part celle de préparer un sacrement.

Au début, j'ai beaucoup attendu que les étudiants formulent eux-mêmes leur quête d'intelligence de la foi. Aujourd'hui, je crois que j'ai plutôt à éveiller leur goût, pour faire naître en eux la soif du Dieu Vivant. Il y a aussi ces moments heureux où ensemble nous nous laissons engendrer par la parole de Dieu en prenant le temps de l'écouter et de la comprendre. La rencontre de Jésus avec une femme samaritaine au chapitre 4 de l'évangile de Jean m'éclaire à ce sujet.

« Avance en eau profonde »⁸

Dans cet envoi en mission, il m'est donné un compagnon prêtre de la Mission de France, le troisième en quatre ans ! Cela nous appelle à essayer de vivre entre nous le mouvement évangélique dans lequel nous cherchons à entraîner les étudiants et à partager le cœur même de notre vie missionnaire au moins sur deux pôles : aller à la rencontre des étudiants du campus qui ne viennent pas à l'aumônerie et rejoindre des populations mises à la marge de la société.

C'est ainsi qu'un nouveau concept missionnaire est né sous le nom de "cafet'discut" ! Il s'agit de prévoir un sujet de débat un peu polémique, de se mettre d'accord sur une heure de rendez-vous dans la cafétéria de l'École ou de la Fac, de réserver quelques sandwiches et aux étudiants, d'inviter leurs camarades. C'est la possibilité pour des jeunes de croyances diverses de venir discuter. Cette

expérience concrète fait émerger chez les chrétiens beaucoup de questions : doit-on ou non s'afficher clairement comme chrétiens ? Qu'est-ce qu'on cherche quand on dialogue ? Comment peut-on débattre si nous n'avons pas les mêmes fondements de départ ?



8. Lc 5, 4

Ce qui m'éprouve le plus, ce sont les conversations avec les étudiants chrétiens traditionnels pour qui la foi est l'adhésion aux vérités révélées et garanties par l'Église catholique, cette foi-là seulement conduisant à la vérité et au salut. Je reviens juste d'une telle rencontre, à laquelle participait un jeune qui s'est éloigné de la tradition judéo-chrétienne dans laquelle il a été élevé. Aujourd'hui il se proclame anarchiste et athée. Tout au long de notre conversation, je me suis sentie plus proche de lui que des étudiants catholiques, et lui de même ! Bien sûr, comme ils sont sûrs de détenir la Vérité, ils essayent de persuader par la logique et le raisonnement et restent fermés à un langage qui part de la révélation d'une rencontre personnelle de Dieu et de l'homme. Je me suis vue traitée de protestante, c'est à dire de quelqu'un qui est dans l'erreur, non disciple du Christ car hors de l'Église catholique... C'est dur de recevoir un tel jugement, et pour moi et pour mes frères protestants avec qui nous partageons le même baptême. À la fin, l'étudiant athée m'a dit qu'il avait eu peur de me laisser toute seule avec eux ! C'est vrai que dans

l'histoire de l'Église, on en a brûlé pour moins que cela ! Mais le Christ lui-même n'a-t-il pas été crucifié pour non-conformité aux lois religieuses de son peuple ? Et cette expérience confirme la nécessité pour moi de poursuivre une réflexion théologique avec d'autres et m'invite à m'intéresser à des aspects de l'histoire et de la tradition de l'Église que jusqu'à maintenant j'avais mis de côté !

**« Au cœur de la fête,
il y a le pauvre. »⁹**

La fête est une des activités principales pour un étudiant ! L'aumônerie est aussi un lieu de convivialité, où les étudiants aiment se retrouver. C'est toujours un moment heureux : la joie de la rencontre est comme palpable. Cette joie, nous la retrouvons avec étonnement à la prison de Fleury-Mérogis quand nous allons célébrer avec les détenus la bonté de Dieu. Se dire bonjour en arrivant est une évidence pour ces hommes qui apprécient l'effort de notre lever dominical matinal. Leur foi s'exprime souvent vigoureusement

9. Jean Vanier, *La communauté lieu du pardon et de la fête*, Fleurus/Bellarmin 1979, p. 264.

pendant la prière universelle et stimule la nôtre. Les étudiants apprécient cette messe car elle ravive leur foi. La musique est aussi souvent un lieu de rencontre entre eux et nous par le prêt d'un instrument ou par le fait de jouer ensemble.

À proximité de l'aumônerie et de ma propre communauté de vie, se situe le lieu de fondation d'ATD Quart Monde¹⁰. Les liens tissés entre nous depuis quelque temps ont permis cette année de proposer à des étudiants et à des jeunes en lien avec la Mission de France de vivre un 24 décembre autrement. Rejoindre des familles du ¼ monde, c'est rejoindre un monde inconnu pour la plupart, où la rencontre de l'autre de-

mande un peu d'appivoisement. La confiance ne peut plus être première quand il faut apprendre à survivre dans l'incompréhension de toute une société ! Là aussi nous attendait un esprit de simplicité et de joie qui m'a surprise. À chaque fois, je découvre que c'est par le cœur des pauvres que le Seigneur vient nous rejoindre.

Le fait de partager avec les acteurs du service jeunes de la Mission de France ce souci que se construisent des ponts entre les étudiants et "les plus oubliés", voilà qui aujourd'hui contribue à l'unification de ma vie avec cette mission d'aumônier qui m'est actuellement confiée. Merci. •

10. ATD est l'association "Aide à Toute détresse" fondée par le P. Joseph Wresinski.

Forer...



**Prêtre
accompagnateur
du Service-Jeunes
de la Communauté
Mission de France,
Patrick Salaün,
42 ans,
est cuisinier en
région parisienne.**

par Patrick SALAÜN

“Forer”...

C'est un mot de Madeleine Delbrèl. Il ouvre les perspectives d'une spiritualité pour notre temps. Quand l'espace de nos vies et de notre disponibilité se rétrécit, il n'est d'autre solution que de forer, de creuser en nous pour y trouver Dieu. C'est une révolution très ordinaire à laquelle elle nous invite, ordinaire pour l'Église qui a toujours porté cette tradition de la prière du cœur. Mais révolutionnaire car il y a urgence à créer de nouveaux chemins pour une intériorité, ouverte à des jeunes

Dieu était là...

L'intériorité aujourd'hui relève d'un luxe, non d'une évidence ! Tout porte à fuir l'espace

de soi-même. Tout porte à dédaigner ses rives intérieures. Les “Star ac” ou autres “talk show” effleurent ce qui constitue l’homme, pour n’en rester qu’aux bruits et paillettes. La puissance illusionniste de la société consumériste favorise l’hédonisme, loin des creusements intérieurs qui traversent la Bible.

Elie, fuyant la reine Jézabel, trouva refuge à l’Horeb. Là, il y attendit Dieu. L’orage, le tremblement de terre, le feu survinrent... C’est pourtant à cause d’une brise légère qu’Elie se voila le visage et sortit, car Dieu était là. (1R 19, 9-21)

C’est ainsi, toujours, que Dieu se manifeste... Dans le secret, la légèreté...

Ce monde dans lequel nous sommes bruisse de sons multiples, excessifs et parfois terrifiants. Bruits de la plaine qui emplissent tout, questions personnelles sans réponses, impasses momentanées d’une vie... S’arrêter pour prendre le temps, à l’écart sur la montagne, nécessite la volonté, ou bien le désir.

Étranger en sa propre terre...

Je crois que la vie intérieure reste étrangère à beaucoup de jeunes.

Pourtant, tous, ils attendent l’indication d’un chemin qui leur ouvre cette dimension qu’ils peinent à entrevoir. La vie intérieure, c’est une oxygénation où l’homme se découvre le cœur plus grand que l’image qu’il a de lui-même.

Il n’y a pas loin de la passion à la perte de soi. Par choix, mûri dans son cœur, ou dans un cœur à cœur creusé dans la prière, et cela devient don. Mais parfois la passion emporte tout...

Raphaël, moniteur de 30 ans, me confiant au détour d’une soirée de confidences à propos d’un voyage initiatique : « *J’ai découvert l’Amour* ». Vivant en couple depuis quelques années, il me parlait à ce moment là d’une expérience que je qualifierais de mystique. Je me souviens avoir pensé quelques instants qu’il ne lui manquait que les mots pour nommer le Christ... Emporté par une avalanche durant la saison suivante, il avait, quelques semaines auparavant, confié à un pote qu’il était prêt, « *si quelque chose devait lui arriver...* »

Sa quête spirituelle lui avait apporté la sérénité devant une éventualité qu’il n’avait pas choisie, inhérente au métier qu’il faisait et à la manière dont il le pratiquait.

La vie intérieure, c'est surtout une rencontre, celle d'un hôte plus intime à nous-même que nous-même. Cette rencontre, tant que nous ne l'avons pas personnellement expérimentée, il nous est comme interdit d'y croire. Je veux dire qu'un pan de réalité existentielle se voile "à nos yeux", et nous restons comme étrangers...

Je croise des étudiants, chrétiens par héritage, qui n'ont pas fait, un jour, cette expérience de la présence en eux de Dieu qui aime. Ils restent comme étrangers à leur propre tradition, extérieurs, se fixant en des débats ritualistes sans attaches personnelles. Certains abandonneront une recherche qui ne les concerne plus. Quelques-uns entreront dans un cœur à cœur avec le Seigneur qui appelle d'autres engagements.

Répondre à cette quête...

Dans ses tentatives de réponse à cette quête d'intériorité, l'Église propose deux voies :

- celle de l'écart : S'éloigner des bruits de la ville pour s'en préserver, avec le risque de s'enfermer dans une forteresse.

- celle de l'implication : Assumer ce monde bruisant et inconstant, pour s'y tenir et y grandir, avec le risque de s'y diluer.

Certains, je le disais, font le choix de l'écart, l'éloignement. À Aurillac, où se déroule chaque été le plus grand festival de théâtre de rue, le prêtre responsable de la pastorale des jeunes part avec eux le temps du festival dans l'intention (l'illusion ?...) de les en préserver.

Le Service-Jeunes de la Communauté Mission de France, lui, propose à des jeunes de vivre une expérience spirituelle au cœur de festivals rock qui marquent leur génération. Découvertes de la dimension du service ; de la rencontre de l'autre ne partageant pas la même conviction ; de l'Église capable de se faire missionnaire... Découverte surtout que le Christ rencontre chacun tel qu'il est, et que lui, l'hôte intérieur, nous attend aussi au cœur de cette extériorité.

Il y aurait danger à radicaliser l'une ou l'autre de ces postures. Elles reflètent chacune d'autres clivages traversant l'Église. Mais surtout, l'éloignement parfois est nécessaire pour pouvoir s'impliquer, et tout autant les moments d'engagements qui appelleront à une relecture !

En mission !

Pouvoir dire « en mission ! », comme on dirait « en route ! »... Car la mission c'est le mouvement de marche en avant de l'Église, qui lui interdit de se crispier, de se figer.

Il y a pourtant un paradoxe à proposer à des jeunes de prendre cette route de la mission. À l'âge où se structurent les repères, où s'élaborent les valeurs qui guideront la vie à venir, vivre la mission, c'est prendre la route, sortir, se

décentrer et s'excentrer... C'est, d'une certaine façon, se mettre en péril.

Comment, dans cette précarité relative, trouver le lieu d'un espace intérieur ? Comment y déployer le champ d'une intériorité structurante et "ressourçante" ?

La réponse est en nous, en chacun. Elle prend la forme d'une question nouvelle, en articulation : Comment agrandir l'espace de mon champ intérieur sous le regard de Dieu, pour élargir l'espace de mon engagement au service des hommes ? •

L'intériorité envisagée

Parcours sur l'intériorité



Marié et père de famille, Hughes Ernoult, 53 ans, médecin en PMI, est membre d'une Équipe de Mission à Bussy (77).

par Hugues ERNOULT

« *Je pense, donc je suis !* ». Expérience existentielle première, point de départ de tout. Pour un bon cartésien, l'intériorité est le lieu d'où le sujet existe et perçoit le monde... Pour d'autres, il n'est qu'une illusion que produit notre pensée pour se protéger... Depuis les Grecs jusqu'à nos jours, ce questionnement nous habite. Il me semble justement que c'est ce questionnement qui est au cœur. Voici donc quelques traces de mon chemin intérieur.

Surface et profondeur

Spontanément on cherche l'intérieur au plus profond de soi-même...

Se détourner de la surface des choses ?

Faisant jouer le registre du corps, on parle de l'intérieur comme profondeur et de l'extériorité comme superficialité. On traite de superficiel celui qui ne va pas au fond des choses. Serait profond au contraire celui qui ne s'arrête pas aux apparences. L'intériorité serait comme cachée, à découvrir sous l'apparence de la surface qui serait trompeuse. Il faudrait se dégager de la "superficialité" pour accéder à la "profondeur". Comme s'il fallait fuir le monde pour se trouver soi-même !

La surface, lieu de la profonde

« Que votre esprit conçoive toute superficie comme l'extrémité d'un volume qui la pousse par derrière. Figurez-vous les formes comme pointées vers vous. Toute vie surgit d'un centre, puis elle germe et s'épanouit du dedans au dehors. De même dans la belle sculpture, on devine toujours une puissante impulsion intérieure... Tous les grands peintres sondent l'espace. C'est dans la notion d'épaisseur que réside leur force. » Rodin, le sculpteur de l'âme humaine, nous lègue cette

profession de foi dans son testament artistique. Ainsi la surface devient le lieu où chercher la véritable profondeur : L'intériorité se donne à voir en ce qu'elle anime la surface des choses et des êtres. Dans la vie comme dans l'oignon dont on chercherait à découvrir le "fond" en retirant ses peaux, il n'y a rien à voir "en dessous" !

Comme le dit J.B. Metz à propos de la fable du lapin et des hérissons, il n'y a pas d'intériorité pour celui qui refuserait de s'engager dans la course de la vie.

« C'est aux fruits que l'on reconnaît l'arbre » nous dit l'évangile qui lie intériorité et fécondité. Pour les chrétiens, l'intériorité n'est pas refuge mais source. Elle doit se voir, se partager et se transmettre.

Intérieur / extérieur : d'une opposition à une articulation

Mais reprenons le parcours. L'intérieur évoque aussi l'intérieur de la maison, l'intérieur du corps, l'intimité de nos sentiments. À chaque fois intériorité et extériorité semblent s'opposer

et s'exclure au départ. Mais quand on va au fond des choses ...

La maison :

Elle apparaît d'abord comme un toit pour se protéger des intempéries, un refuge pour ne pas dormir dehors et se laisser aller au sommeil en toute sécurité ! Mais pas de maison sans ouverture pour que rentre la lumière ; les intérieurs les plus confortables sont équipés de système de chauffage avec des capteurs externes qui s'adaptent sans cesse aux conditions extérieures. Pas de maison sans porte pour entrer et sortir, l'intérieur n'est pas une prison mais un lieu de passage entre deux sorties. La porte peut s'ouvrir sur l'étranger qui devient alors un hôte. C'est pourquoi le seuil en est l'endroit le plus important : L'intérieur s'y ouvre sur l'extérieur, il devient lieu d'hospitalité.

On parle de femme d'intérieur : dans les cultures traditionnelles et plus encore au Maghreb, l'intérieur est le lieu des femmes. L'intériorité exige que nous laissons parler en nous cette part féminine, la part qui sait ouvrir les bras pour accueillir, qui sait se laisser aller dans les bras d'un autre, qui sait écouter celui qui

rentre et qui sait enfin s'abandonner et ne pas toujours tout maîtriser. C'est la part de fécondité qui est en nous.

Le corps humain :

Notre peau nous protège, à la fois protection physique et symbolique. Elle est surface qui nous contient et nous donne un visage. La peur de la piqûre témoigne de notre crainte d'une effraction par où les éléments étrangers pourraient nous envahir, par où nous pourrions nous écouler et nous répandre pour finalement perdre l'existence. Sous cette protection, le milieu intérieur se maintient constant malgré les aléas du milieu extérieur (homéostasie) ; sans cette constance nous ne pourrions survivre.

Mais cette enveloppe a elle aussi des ouvertures, comme notre système digestif par où de l'extérieur peut devenir intérieur (il existe ainsi de l'extérieur au plus intérieur de nous même !). Il ne peut y avoir d'homéostasie sans adaptation à l'environnement (fonctions sensorielles). Ainsi notre peau comme tous nos sens nous met sans cesse en relation avec l'extérieur. Ici encore l'essentiel se joue à l'interface, au seuil.

Le psychisme :

Expérience subjective s'il en est, l'intériorité est bien le lieu du sujet. Expérience intime, elle met en jeu ce que nous ressentons. L'intériorité est intimité, et les rencontres les plus intenses nécessitent cette intimité. Amour et intériorité sont liés comme amour et vérité.

Freud nous apprend que cet intérieur n'est pas une pièce unique. Certaines pièces nous sont accessibles, d'autres non, mais elles communiquent entre elles. L'intérieur est dynamique, se constituant sans cesse. Notre intérieur n'est plus ce lieu de la pensée maîtrisée, il est fait de la mémoire des relations que nous avons avec les autres. C'est ce qui permet la relation avec les autres comme avec nous-même. Lacan nous apprend que cet inconscient est structuré comme un langage, c'est dire qu'il est voué à la relation : l'intérieur est relation.

Saint Augustin :

« *Ne t'en vas pas au dehors, rentre en toi-même, au cœur de la créature habite la vérité.* » disait St Augustin. À le lire trop vite on pourrait penser qu'il nous conseille de fuir un monde déchu. Mais il dénonce en fait le

risque d'éparpillement. Pour lui l'intériorité est d'abord exercice de mémoire, liant effort d'intelligence et effort de volonté. C'est au bout de cette quête qu'il peut dire : « *tu autem eras interior intimo meo et superior summo meo* » (C III, 6, II). « *Au plus intérieur de l'intime de moi-même et plus élevé que mes propres sommets : tu étais là !* ». Cet effort d'intériorisation ne mène donc pas vers la découverte de soi-même, sujet enfoui qu'il faudrait dévoiler, mais vers l'Autre. J'avais découvert que l'intériorité est d'abord un mouvement qui naît de la rencontre de l'autre accueilli en moi même ; voilà qu'Augustin me révèle qu'il faut prolonger ce mouvement jusqu'à le trouver au cœur !

Altérité et intériorité : quand l'autre se fait visage

Dans son essai sur l'extériorité, "Totalité et infini", que j'aurais aimé citer en entier, E. Lévinas est un de ceux dont la réflexion sur l'intériorité me parle le plus. Dans le face à face, deux personnes debout exposent en leur nudité leurs visages. Quand l'autre ainsi n'est plus dévisagé mais "envisagé", il résiste à toute appropriation, il se fait appel en moi : « *son*

visage me parle et par la m'invite à une relation sans commune mesure avec un pouvoir qui s'exerce, fût-il jouissance ou connaissance ». C'est dans cette rencontre libérée de la volonté de maîtrise, où l'autre se fait proche tout en restant autre, que je trouve la voie de l'intériorité, de cette vérité qui habite au cœur de la créature dont parle St Augustin. Pour moi Dieu n'est pas sans visage(s).

Conclusion : **Intériorité et Mission**

L'intériorité n'est pour moi que mouvement, que relation. Comme une respiration.

Les chanteurs savent que cela commence avant l'inspiration, il s'agit de bien se planter, tonique, le dos droit. L'intériorité devient mouvement d'accueil de l'autre ; elle commence par une attitude d'ouverture. Cette rencontre, on doit vouloir la reprendre en sa mémoire, la relire, seul et avec d'autre, la méditer jusqu'au cœur afin qu'elle anime le corps tout entier et qu'elle rejaillisse en parole qui se donne, en action de grâce. Lorsque j'étais plus jeune, ce

mouvement avait le rythme des marées. Cela exigeait que je me retire, en un lieu écarté, en moi-même, souvent la nuit comme au désert. Comme Elie au mont Horeb (1 Roi 19), il me fallait attendre que les paroles (y compris la mienne) se fassent silence. Pour découvrir en moi comme un espace creusé par la rencontre entre mémoire et relecture. Aujourd'hui le mouvement se fait de plus en plus continu et le silence arrive souvent à habiter la rencontre. Peu à peu j'apprends à me taire, afin que le dialogue ne soit pas que des moments où l'on attend que l'autre ait fini pour parler à son tour.

Épilogue : **"La visitation..."**

Surface, rencontre, altérité, intimité, hospitalité, féminité, volonté, ouverture, fécondité... Mémoire du cœur et relecture. Tel est le paradigme de l'intériorité. Marie en est un visage particulièrement riche et je voulais terminer en vous livrant ce texte qui est un de ceux qui me parlent le plus d'intériorité.

En ce temps-là, Marie partit en hâte pour se rendre dans le haut « pays, dans une ville de Juda.

Elle entra dans la maison de Zacharie et salua Elisabeth.

Au temps de Dieu, où rien n'est impossible, où la partie féminine de l'humanité sait accueillir la parole de vie, il se peut que nous sachions partir, en hâte comme pour une pâque, sur la foi d'une promesse de naissance.

Osez rentrer dans la maison d'une longue histoire, maison de vieux, maison de silence, maison fermée où se cache pourtant la vie qui ne peut se dire. Osez saluer avec jeunesse la part féconde de cette maison....

Or, lorsqu'Elisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant bondit dans son sein et Elisabeth fut remplie de l'Esprit Saint. Elle poussa un grand cri et dit : « Tu es bénie plus que toutes les femmes, béni aussi le fruit de ton sein ! Comment m'est-il donné que vienne à moi la mère de mon Seigneur ? Car lorsque ta salutation a retenti à mes oreilles, voici que l'enfant a bondi

d'allégresse en mon sein. Bienheureuse celle qui a cru que ce qui lui a été dit de la part du Seigneur s'accomplira ! »

Cette parole qui nous traverse pourra alors "animer" cette vie encore cachée et révéler qui est celle qui nous accueille : Elisabeth, "Dieu est plénitude". Et voici que, de ce qui en elle est porteur de vie, jaillit une réponse prophétique : bénédiction, reconnaissance, béatitude féminine, comme une renaissance !

D'abord un cri, à la fois cri du nouveau-né et souffle exhalé de l'Esprit qui se répand comme au jour de la croix, qui plane sur les eaux comme au premier jour de la création. Et puis vient la parole qui s'ouvre par une bénédiction, reconnaissant "celle qui salue en nous", sans la confondre avec ce que nous portons, ce que porte notre ventre, notre part intérieure, accueillante et féconde. Cette salutation révèle en retour ce que nous sommes et la vérité de ce que nous portons intérieurement. Saurons-nous accueillir cette reconnaissance, une promesse de vie et l'annonce de son accomplissement ?

*Alors Marie dit :
« Mon âme exalte le Seigneur,*

*et mon esprit s'est rempli d'allégresse
à cause de Dieu, mon Sauveur,
parce qu'il a porté son regard
sur son humble servante.
Oui, désormais, toutes les générations
me proclameront bienheureuse,
parce que le puissant a fait pour moi
de grandes choses : Saint est son Nom.
Sa bonté s'étend de génération en
génération sur ceux qui le craignent.
Il est intervenu de toute
la force de son bras ;
il a dispersé les hommes à
la pensée orgueilleuse ;
il a jeté les puissants à bas de leurs
trônes et il a élevé les humbles ;
les affamés, il les a comblés de biens
et les riches, renvoyés les mains vides.
Il est venu en aide à Israël son
serviteur en souvenir de sa bonté,
comme il l'avait dit à nos pères
en faveur d'Abraham et de sa
descendance pour toujours. »
Marie demeura avec Elisabeth environ
trois mois, puis elle retourna chez elle.*

Par cette "salutation" échangée, la parole source de vie devient prière, qui peut nous relier à la source. Prière du plus intime de ce qui nous est le plus intérieur, prière qui nous relie au Père en nous ouvrant à la dimension de toute l'humanité !

Certaines versions de ce texte disent que c'est Elisabeth qui la prononce... J'aime à l'entendre comme un duo, Marie aurait une belle voix de soprane pure et puissante, Elisabeth aurait une voix d'alto grave et profonde, et les deux mélodies ne feraient plus qu'une... et derrière elles toute l'humanité.

Alors "le christ est exalté, son nom est au-dessus de tout nom" ! Quand la rencontre devient "salutation", elle est puissance de résurrection et force de salut. Mais après ce passage, elle ne peut ignorer les affamés. Elle est force de vie qui nous oblige à quitter nos "trônes" et leurs puissances, à renoncer à nos pensées orgueilleuses qui croient tout saisir pour adopter la posture d'humilité qui nous donne accès à la bonté du Père. Ce parcours de visitation nous laisse les mains vides, riches du souvenir de "sa bonté", il nous rend capables

de partir, en visite, sur la foi de la parole de promesse que nos pères nous ont transmise... Le texte du Magnificat qui passe par nos lèvres nous fait refaire tout le parcours accompli par Marie et Elisabeth. Il nous oblige à revisiter notre propre parcours, à le relire comme une visite de notre Seigneur, toujours porté par le corps de quelqu'une ou quelqu'un.

Mais s'il est bon de demeurer dans la prière un certain temps, la prière elle-même nous renvoie à notre vie. À moins que ce ne soit la vie elle-même, avec sa dose d'humour : six mois plus trois, cela fait neuf... Il est temps d'accueillir celui que nul œil n'a jamais vu et que nul oreille n'a jamais entendu : l'enfant nouveau né... une sacrée rencontre. •

Personne ne vous a appelés ?



**Jésuite, professeur
de théologie
au centre Sèvres
(75), Etienne
Grieu, 44 ans, vit
en communauté
religieuse à
Cergy (95).**

par Etienne GRIEU

“Personne ne vous a appelés ?” pourrait être *la* question par excellence adressée à nos contemporains. Voilà peut-être ce qui permettrait de rendre compte de l’actuelle soif d’intériorité : les appels à l’existence sont aujourd’hui difficiles à percevoir, nous avons besoin de temps et de silence pour pouvoir les entendre.

J’essaierai tout d’abord de rendre compte de cette difficulté ; je proposerai ensuite de voir comment la tradition chrétienne peut aider à donner force à ces appels ; pour finir, à partir de tout cela, j’esquisserai une manière de penser l’engagement.

Quand les appels à l'existence se font désirer

Beaucoup de bruit accompagne le jeu ordinaire des relations : primat donné à l'image qui fait choc, aux effets de puissance, à ce qui peut se mesurer, se constater. Face à cela, la part secrète de ce qui nous relie paraît dérisoire, sans consistance ni réalité. Et pourtant, n'est-ce pas de ces liens discrets que nous tenons la vie ? Certains nous ont parlé avant que nous ne puissions leur répondre, ils se sont intéressés à nous lors même que nous étions incapables d'un engagement similaire en retour, et ils ont persisté dans leur appel alors que nous faisons désirer notre réponse (ces appels ne sont pas uniquement le fait de nos géniteurs, mais de tous ceux qui, parfois dans un cadre institutionnel – l'école par exemple –, ont consenti à cette responsabilité). À chaque fois c'était une confiance qui nous était faite : « Tu as du prix à nos yeux ».

À cette première forme d'estompage des appels à vivre, on peut en ajouter une deuxième : *les points d'appui font souvent défaut*, ils se révèlent en général plus fragiles que par le passé. Or, ce sol qui tient bon sous nos pieds de quoi est-il fait ?

De l'engagement de libertés sur lesquelles on sait pouvoir compter, qui fait que notre environnement est structuré et tient bon dans les tempêtes. À l'heure de la mobilité tous azimuts, beaucoup de ces points d'appui ont été négligés, voire balayés. Or, grandir en l'absence de tels appuis relève tout simplement du miracle.

Tout cela s'inscrit sur le fond de tableau de la culture ultra-contemporaine, qui a vu la question du salut subir une mutation profonde. Nous sommes passés d'une inquiétude sur les fins dernières (« qu'advient-il de moi dans l'éternité ? ») à une angoisse qui se fait plus pressante et qui porte sur l'identité (« qui suis-je ? quelle est ma place ? »). Dans le contexte actuel, cette dernière interrogation se décline selon deux versions concurrentes : d'une part, « qu'est-ce que je vaudrais ? » – la réponse est alors cherchée dans une comparaison – et d'autre part, « à quoi suis-je appelé ? » – la quête ici s'opère à partir d'une attention à ses propres aspirations ainsi qu'à leurs chances d'être reconnues. Cette dernière version peut déboucher sur une autre question : « qui m'appelle ? ». Voilà de quoi délivrer le sujet en quête de lui-même, d'une solitude qui pourrait s'avérer mortelle : ses oreilles s'ouvrent pour qu'il

puisse entendre ce que j'ai désigné par le terme d'"appels à l'existence".

C'est la perception plus difficile de ces appels qui permet de rendre compte – c'est l'hypothèse que je fais ici – du besoin croissant d'intériorité. Besoin de silence pour lire ce qui peut si facilement, dans cette ambiance à la fois bruyante et volatile, échapper à la perception. Besoin de laisser résonner en soi ces appels à vivre parfois hésitants, embarrassés, brouillés par toutes sortes de malentendus ou de parasites.

L'histoire du salut : des harmoniques pour s'accorder

La tradition chrétienne (on devrait dire, bien entendu, les traditions, tant il y a d'écoles de spiritualité) propose d'entrer dans ce travail par la fréquentation de l'histoire du salut qu'elle porte. Celle-ci se donne à entendre à travers le texte biblique, déployé dans la liturgie, actualisé par la célébration des sacrements, vivifié dans le partage avec d'autres croyants. Elle est remplie de récits où des personnes, des familles et des peuples sont appelés ; ils font l'expérience d'une parole qui les touche à l'intime d'eux-mêmes, les rejoint dans leur

singularité et leur permet de risquer leur réponse, donnant ainsi lieu à une histoire. On les voit et les entend vivre du lien non-conditionnel que Dieu établit avec eux, qui se diffracte en retour dans les relations humaines. Il y est question d'alliance, d'engagements où c'est moins quelque chose qui est donné que quelqu'un qui se risque ; de lents apprentissages de la confiance et de la liberté ; on y entend parler de pardon, mais aussi de trahisons, de mensonge, de séparations et de violence. Bref, le lecteur apprend peu à peu à reconnaître les harmoniques d'une *économie gracieuse*, silencieusement proposée, à peine audible, fort vulnérable, mais capable aussi de soulever des montagnes.

Lorsqu'il devient familier de ces histoires, il peut y reconnaître quelque chose qui, en lui, résonne de la même manière. Lui aussi a pu entrer dans l'existence grâce à tout un jeu d'alliances, d'engagements sans repentirs ni calculs, de paris sur la confiance et la liberté, de pardon. Lors de cette appropriation de l'histoire du salut, tous ces aspects de sa propre histoire prendront du relief, ils se feront plus clairs et recevront force et vigueur dans sa mémoire. Alors il reconnaîtra l'orient qu'elle indique : lui aussi a été appelé. Précision : la reconnaissance et la nomination de Dieu ne constituent pas

le seul débouché possible à un tel travail de lecture ; simplement, elles supposent à un moment donné, la décision de reconnaître, à travers tous les appels à l'existence dont on a bénéficié, l'engagement d'une bienveillance originaire que l'on a vue à l'œuvre dans l'histoire du salut et que l'on accepte, dans ce sillage ouvert, d'appeler Dieu.

Prendre à nouveau conscience de cet appel, l'entendre retentir avec netteté, est une expérience bouleversante qui sollicite l'être tout entier, le met en route en lui indiquant une promesse. La métaphore de la naissance est appropriée pour évoquer ce qui se passe alors. Elle permet aussi de ne pas gommer le fait que cette nouvelle venue au monde passe souvent par un combat, et qu'elle n'est pas exempte de souffrance.

L'auditeur de la Parole, en effet, dans le même mouvement par lequel il perçoit les appels à vivre, découvre également pourquoi son histoire n'a pas la transparence azurée que l'on aurait pu rêver : elle aussi est marquée par la trahison, le mensonge, la séparation, la violence. Cependant, de tout cela, il n'en ressort ni découragé, ni anéanti : le péché a déjà desserré son emprise dès lors qu'il est reconnu comme tel, comme dérobaude aux appels gracieux de Dieu. Dès lors, le croyant peut comprendre que

la genèse qui le concerne est le fragment d'un combat beaucoup plus large, qui concerne aussi tous ceux qu'il côtoie, qu'il voit chaque jour peiner à se frayer un chemin, dans l'espoir ou la crainte, et tenter leur propre réponse, parfois à l'aveuglette, parfois avec une audace et une justesse déconcertantes. À partir de ce qu'il voit ainsi dans son monde, il en vient à envisager un combat encore plus large, qui concerne cette fois-ci toute l'humanité : saura-t-elle entrer dans la danse à laquelle son créateur l'invite avec tant de joie et d'empressement ?

Vers de nouvelles naissances

Lorsque le croyant choisit d'habiter cette tente qui déploie l'espace de l'humanité en histoire sainte, il inscrit son aventure dans un champ beaucoup plus vaste, qui se structure moins comme un "grand récit" que comme une immense et pathétique mêlée, dont l'examen ne permet pas d'imaginer l'issue, mais que la foi invite à contempler avec crainte et tremblements, mais aussi, sérénité et humour.

La perception de ce combat l'invite également à chercher quelle place il pourrait y tenir. Le voici prêt pour ce que, dans le langage classique de

la militance catholique, on appelle “engagement”. Mais il le vivra non comme la conséquence d’une foi qui serait située, imaginativement, par-dessus les affrontements où il est pris, mais comme le lieu même du combat spirituel (celui-ci, soit dit en passant, a bien une dimension politique : les appels à l’existence passent aussi par une manière pour la cité d’organiser le vivre-ensemble). Son engagement est sa réponse en retour à l’économie gracieuse dont il bénéficie et dont il espère le déploiement le plus large possible.

La métaphore la plus adéquate pour parler de cette mêlée inextricable est sans doute celle que Paul emploie au chapitre 8 de la Lettre aux Romains : il décrit la tension et les douleurs d’une naissance. « Nous le savons en effet, toute la création jusqu’à ce jour gémit en travail d’enfantement ». Et il établit une corrélation étroite entre cette difficile venue au jour, et la manifestation de la liberté des fils de Dieu. La naissance dont il est question pour le cosmos, consiste donc en l’acceptation de cette filiation divine.

Accepter d’être fils-fille de Dieu, qu’est-ce à dire ? C’est tout d’abord, reconnaître *une origine* qui m’échappe : ce n’est pas moi qui me suis fait

tout seul ; c’est aussi, accueillir – souvent avec étonnement – comme *des frères et des sœurs*, ceux que l’on côtoie : ils ont en partage cette même origine. Le croyant pourra alors reconnaître un “air de famille” à tous ceux qu’il croise, air de famille qui provient de celui qu’il appelle avec aplomb “Notre Père”. Où se cache-t-elle en nous cette part de la vie divine qu’il y aurait ainsi déposée ? Non du côté de ce qui peut se mesurer ou s’imposer par des effets de puissance, mais là où dans le secret, se poursuit la venue au jour de libertés appelées. L’heureuse rencontre de ces fils et filles de Dieu donne donc lieu à de nouvelles *naissances*. C’est ainsi que l’histoire sainte poursuit sa route, de génération en génération, travaillée par ce Dieu qui tient tant à naître parmi nous.

La soif d’intériorité trouve donc son accomplissement dans l’engendrement de nouvelles libertés qui feront entendre la joie de leur naissance, dans la réponse toujours singulière qu’elles donneront à Celui qui les appelle. Ce qui travaille au plus intime – l’intériorité – débouche finalement sur l’altérité la plus grande qu’on puisse imaginer : celle de nouveaux êtres en naissance. •

Rentrée 2006-2007 de l'École pour la Mission

**La Communauté
Mission de France
propose
des formations à
la mission adaptées
aux jeunes, aux adultes,
aux prêtres et
aux diacres.**

**Pour tout
renseignement
contacter**
le P. Christophe Roucou,
directeur de l'École
pour la Mission,
ecole-mdf@club-internet.fr
ou 01 43 24 79 57

Ouverte en 1999 par la Mission de France, l'École pour la Mission propose des parcours et des sessions pour permettre à des chrétiens de penser leur foi dans la rencontre et le dialogue avec tous. Ces formations sont animées par des prêtres et des laïcs de la Communauté Mission de France, avec la participation d'autres intervenants et témoins.

Deux parcours sont proposés :

1

Pour des jeunes adultes **de 20 à 30 ans** qui cherchent à donner du sens à leur vie, qui souhaitent approfondir leur foi en la confrontant avec d'autres : le **Parcours de croyants** propose de trouver dans la Bible des itinéraires de croyants pouvant éclairer le leur.
Lieu : **Ile-de-France, Rhône-Alpes, Lorraine, Bretagne.**
Rythme : 5 week-ends dans l'année.

2

Pour des adultes **de 20 à 45 ans**, laïcs, prêtres ou diacres, qui vivent la foi chrétienne confrontée aux questions d'une société en mutation, le **Parcours fondamental** ouvre un itinéraire de réflexion, propose des outils théologiques et une démarche spirituelle.
Lieu : **au Perreux-sur-Marne (94).**
Rythme : 6 week-ends et 2 sessions par an.

Deux sessions sont ouvertes aux prêtres et aux diacres permanents, à Pontigny (près d'Auxerre - Yonne) :

1

Du 14 au 18 janvier 2007 :
"Vivre la Mission aujourd'hui". Quatre jours d'échanges fraternels, de prière et d'apports théologiques.

2

Du 17 au 20 mai 2007 : "Premiers pas dans le Ministère". Un temps de partage et de réflexion ouvert à ceux qui vivent leurs trois premières années de Ministère.

En chemin de mission : l'intériorité



Jacques Leclerc est agronome et prêtre de la Mission de France. Il participe à la création d'une équipe de mission à Troyes après un itinéraire qui l'a conduit en Tanzanie et en Chine. Il a 56 ans.

par Jacques LECLERC

Un rendez-vous de théologie au cœur de l'été, "Ethéo", réunit depuis quatre ans une quinzaine de membres de la Communauté Mission de France. Ces lignes sont une relecture des échanges, avec l'intériorité comme éclairage.

.....

Une question est souvent adressée aux membres de la Communauté Mission de France, particulièrement aux prêtres : quand et comment annoncez-vous l'Évangile ? Dans les vies de diacres et de prêtres au travail, souvent sans charge pastorale paroissiale, il peut sembler difficile de repérer l'annonce explicite de la Bonne Nouvelle. Hommes de peu de signes religieux

extérieurs, où porter alors le regard pour y lire leur participation à la mission ? Faudrait-il seulement changer de lunettes et se tourner vers un implicite, une annonce réelle qui ne dirait pas son nom ?

Les rencontres d'Ethéo, comme d'ailleurs bien des échanges dans les équipes, invitent à ne pas en rester à la seule façon de communiquer la foi, mais plutôt à aborder cette question à partir de la question de l'être croyant, chrétien, là où l'Église l'envoie en mission. S'arrêter sur ce que devient l'annonceur avant de se demander comment il annonce. Porter ainsi le regard, c'est découvrir ce que la mission ouvre comme chantiers intérieurs dans celle ou celui qui en accepte l'envoi ; c'est entrer dans une intériorité hors de laquelle il ne semble pas possible de rendre compte de l'espérance qui est en soi. Dans l'existence missionnaire telle qu'elle est vécue dans la Communauté Mission de France, il y a comme un nouvel engendrement dans la foi comme dans l'humanité ! L'intériorité n'est plus alors le domaine de repli d'un explicite timide et frileux mais elle est tout à la fois un lieu et un temps qui se révèlent favorables à un devenir frère et

croyant, porteur de la charge de l'annonce de l'Évangile de Jésus Christ.

Les échanges entre les participants d'Ethéo témoignent donc de cette compréhension qui fait le détour de l'intériorité, rappelant le détour "fondateur" de Moïse par le buisson ardent. Nous les suivons dans deux directions : d'une part l'être croyant en Jésus Christ ressuscité, et d'autre part le témoignage ou la mission.

La foi en Jésus Christ ressuscité

Ce que disent ordinairement les chrétiens de leur foi en la résurrection est un des lieux du langage chrétien le plus abscons pour des non chrétiens. C'est le constat qu'il est quasi impossible d'entrer en contact avec des gens qui sont loin de la foi chrétienne par le kérygme classique : "il est mort. Il est ressuscité". Pour Paul à Athènes sur l'Agora (Ac 17), c'est le mot résurrection qui arrête tout ! Dans le travail "d'interprétation de la foi chrétienne pour aujourd'hui", l'intelligence de la résurrection et notre capacité d'en parler à ceux qui ne croient pas, ne nous "laissent pas en repos".

« *Ne me touche pas* » ou « *Ne me retiens pas* » selon les traductions, est une scène singulière de l'évangile de Jean (20,17). Les participants d'Ethéo ont refait le chemin de Marie Madeleine où le Ressuscité appelle à une intériorité de la foi faite de liberté, de "lâcher prise" et "d'être là" au plus près des silences de la vie des frères humains.

Il y a des interprétations de la mort et la résurrection du Christ à invalider. L'une d'elle est repérable parmi les chrétiens : Jésus meurt mais les chrétiens entendent déjà les cloches du jour de Pâque (Péguy). La résurrection n'efface pas la mort, elle l'étend indéfiniment. "Une fois pour toutes" dit Paul. Le Christ est le partant. Toucher c'est retenir, c'est adhérer à la présence immédiate. Il n'y a pas à chercher à retenir une vie finie qui essentiellement s'éloigne. Comment consentir à l'absence de Jésus qui n'est pas là, qui est loin ? Précisément il s'emploie à décevoir et à écarter la main tendue vers lui.

Il est vivant et ça se voit parce qu'il est mort. L'évangile ne dit pas : il était en vie, il est mort et il est vivant de nouveau. Il dit : ne vous agrippez pas. Quand le corps s'en va, il y a du

corps qui subsiste. Cette personne passée entre nous reste quand nous faisons corps. Du corps ressuscité surgit entre nous. Dans la résurrection, on continue d'être mort, on est toujours décédé, mais quelque chose en échappe.

Le texte de Jean reprend Genèse 2 – 3. Marie Madeleine revit ce que vit Eve avec cette même tentation de retenir la vie. L'appel du Christ qui la fait se retourner lui rend la vie promise dans Genèse et donc la vie qu'on ne voyait pas par peur de la mort et par envie de la fabriquer par nous-mêmes. Il y a "surrection" de quelque chose qui était là de toute éternité.

« *Ne me touche pas* » c'est dire : tu as une solution que tu penses possible pour me rejoindre ; c'est celle de retenir un bout du corps. Une fausse piste est de chercher quelque chose qui reste de ce qu'on quitte. Mais la résurrection des morts n'est pas une immortalité. En même temps que cette immortalité recherchée, il y a souvent un "vouloir savoir" sur la résurrection pour me libérer de la mort. Ceux qui ont vécu trois ans avec Jésus ne le reconnaissent pas tout de suite : les pèlerins d'Emmaüs, Marie Made-

leine, les apôtres au bord du lac... Il s'agit de découvrir dans ce qui va venir quelque chose que je vais reconnaître.

La résurrection est la gloire du sein de la mort. Une tenue devant la mort. Croire c'est se tenir debout au plus près du manque. Ce n'est pas seulement assumer la mort mais être là, dans une présence physique. "Merci d'avoir été là" entend-on souvent. Là où on voit le mieux la vie, c'est devant la mort. Le Christ apprend à vivre à ses disciples. Il nous apprend à croire, à tenir devant cette réalité devant la mort. Les verbes disant la résurrection sont les mots d'une liberté.

Notre cheminement Mission de France est là : se tenir là, exactement là où les gens ne se tiennent pas debout. L'espérance est là : de cette apparente impuissance va naître quelque chose. C'est là qu'il y a surgissement.

Être là sans être trop là : garder un espace vide pour que l'autre puisse s'y déployer. Ne pas être trop là de façon à être présent à l'autre autrement, par un autre corps, pour être en communion. Rester silencieux là où l'on n'a pas de réponse.

Le fait que le Christ soit en partance a un écho dans le travail d'accompagnement des personnes en difficultés : « être là sans occuper toute la place », cela permet à l'autre de se dire sans pourtant se perdre. Une juste place, être déjà un peu parti pour que l'autre se dépose, se repose. Ne pas avoir de projet sur les personnes qui viennent. Le Christ qui vient de partir nous laisse cette place, cette liberté.

Ce n'est pas dans des cadavres que ça se passe mais dans des relations. Ainsi le renvoi aux frères. « *Va trouver mes frères et dis-leur* » (Jn 20, 17)

Le regard sur les autres, c'est déjà le premier regard avec l'enfant qui vient de naître. Les enfants sourds sont toujours à redresser le visage pour être en face, en échange de regard. La relation précède l'être.

L'image de Marie Madeleine est marquante : pas en regardant, en se penchant dans le tombeau, mais en se retournant vers ses frères. Le retournement n'est pas vain, il n'est pas vers le vide. « *Brillez déjà lueurs de Pâques, scintillez au jour de demain, annoncez l'époux qui revient...* » (chant I 166).

Là où il faut se risquer, c'est bien dans ce positionnement au milieu des hommes et debout. Verticalité nécessaire. C'est au milieu des vivants qu'on peut chercher ce qu'est la sur-rection. Ce que je suis, c'est ce qui en moi peut entrer en relation aux autres. Être chrétien c'est avoir cette espérance folle de penser qu'on peut vivre ensemble, perpétuellement, des résurrections, de la résurrection.

Le corps de résurrection est le corps des frères. Le corps que nous aurons, c'est le même que le corps du Christ, c'est-à-dire la fraternité de ceux qui vont nous suivre. Nous avons donc la responsabilité de faire corps pour tous ceux qui nous ont précédés.

Le témoignage et la mission

Il y a un silence d'évangile, ou un évangile de silence, une butée sur l'explicite qui ne relève pas d'une impossibilité ou d'une incapacité mais de la perception d'une justesse d'attitude intérieure plus qu'une justesse de mots ou d'agir. Ne serait-ce pas une illusion de dire : « trouvons les bons mots pour dire la foi chrétienne » ? Ce qui

est en cause, ce n'est pas la traduction de la foi mais la foi elle-même. Est-ce la foi ou sa traduction qui est inaudible ? »

La crédibilité de la "proposition chrétienne" pour notre temps ne repose pas sur la justesse des mots, mais sur la perception que celui ou celle qui ne connaît pas Jésus Christ a de l'intériorité de la vie de celui ou celle qui s'en dit le disciple.

L'intériorité n'est pas le repli, le refuge, la position a minima d'un croyant immergé dans l'anonymat chrétien, dans l'indifférence religieuse... non, c'est se tenir au lieu de résonance toujours ouvert avec le frère humain dont le croyant est le plus lointain.

Aujourd'hui les mots ne peuvent prendre sens que s'il y a un minimum d'expérience derrière, parlée, en groupe... Nous sommes appelés à nous tenir à des points de non – équilibre, de non – aisance... c'est difficile d'en rendre compte. Ca nous fait vivre mais nous avons du mal à en rendre compte. Pour dire quelque chose à quelqu'un qui marche loin de la foi, on peut aller du côté du récit, pas de l'explication,

puis du côté de Marie Madeleine au tombeau en partant d'une déception et du désir d'honorer le corps du crucifié.

L'originalité du Ressuscité consiste dans son effacement. L'effacement du Christ s'initie dans l'eucharistie. Comment maintenir un signe qui dise que ça se passe en tout homme, y compris dans celui qui n'a jamais entendu parler de lui ? Le travail de l'Église est de souligner constamment l'originalité du Christ qui est de ne cesser de se faire chair et de s'effacer dans la chair des disciples se faisant apôtres. Ce sont les "apôtres méconnus" comme le possédé de Géza (Mc 5). L'homme est libéré et Jésus lui demande de rester là où il est. La Samaritaine (Jean 4) fait aussi partie de ces figures : ces ministres méconnus, comme appelés à se taire, ministres d'intériorité, sont toujours envoyés vers les païens.

Travailler sur l'effacement, la "partance". Effacer c'est faire disparaître. S'effacer n'est pas disparaître mais laisser passer. On pourrait appeler l'eucharistie "l'effacement eucharistique". « *Pour vous et pour la multitude* » : en célébrant l'eucharistie, on vit cela. Gardons la dualité du « *vous et la multitude, en rémission des péchés* ». Tension qui est un lieu permanent de conversion et d'une incarnation encore à faire.

Pour Thérèse de Lisieux, « *il y en a quelques-uns qui sombrent par abus de grâce* ». L'abus de grâce est de ne pas s'effacer. « *Accueille le don de Dieu et ne me retiens pas !* » Un particularisme de la foi chrétienne est d'ouvrir à l'universel par l'effacement, par cette fragilité dans l'intériorité de la foi qui nous offre à voir en tout autre un frère qui peut nous dire quelque chose de Lui-même en qui l'on croit. •

Aimer et être aimé en terre musulmane



**Michel Prignot,
prêtre de la Mission
de France, est en
Tunisie depuis
cinquante ans,
il a 78 ans.**

par Michel PRIGNOT

*J'entends celui que j'aime !
Le voici : il vient ! Sautant par-dessus les monts,
bondissant par-dessus les collines...*

Cant 2,8

Le jour où la vie nous est offerte, nous ne savons ni de qui ni d'où elle vient, et pourtant elle est là telle une fleur pas encore éclosée, avec sa fragilité et ses interrogations, dans l'attente de réponse.

Qu'est-ce qui se passe au fond de l'être ? Quelle quête ? Quelle recherche ? Qui saura le dire ? Et pourtant comme il est nécessaire de

laisser retentir ces mille impressions, ces mille regards que la vie nous présente, afin d'y chercher un sens, de l'accueillir, de s'en nourrir, de s'en réjouir et de pouvoir le partager.

Très tôt, j'ai eu la chance de découvrir comme il est bon d'aimer et d'être aimé, et c'est sans doute cela qui fait le tissu de mes sentiments les plus profonds. Grâce à cela, je trouve la vie passionnante, et passionnants aussi tous ces êtres que la vie m'a fait rencontrer. Leur diversité évoque pour moi les mille facettes de l'amour offert que je désire tant découvrir et qui n'a jamais fini de se laisser saisir.

De toujours, cet amour a eu un nom : Dieu, et bien vite il a pris corps en la personne de Jésus qui s'est imposé à moi comme la source du bonheur et le modèle à suivre.

Avec quelle joie j'ai découvert un jour ce texte merveilleux du Cantique des Cantiques qui dit si bien cette quête de l'être aimé ! Tout dans ce texte évoque le mystère de l'autre qu'un regard aimant idéalise, rend unique et seul capable de combler l'attente d'un cœur toujours insatisfait, tendu vers l'absolu. J'y vois le bonheur de Dieu quand il façonne l'homme avec tant d'amour, et le bonheur de l'homme

tendu vers celui qui l'a fait : une si belle histoire d'amour !

Ce qui traîne au plus profond, c'est donc ce besoin d'amour et cette joie d'aimer, et je dois dire que de ce point de vue, la vie ne m'a pas déçu. Aujourd'hui comme hier, l'amour reste le moteur essentiel de ma vie. Ce n'est pas seulement un sentiment, c'est véritablement quelqu'un que je voudrais tant connaître et saisir, mais qui est d'autant plus aimable qu'il ne se laisse jamais totalement posséder.

Avec le temps et tout au long du temps, j'ai commencé à comprendre qu'il en allait de même dans la rencontre avec les personnes et même avec les choses. Seul l'amour permet une véritable rencontre, lui qui permet de dépasser les apparences et de découvrir ces petites merveilles qui gisent au fond des cœurs et que l'on tient cachées avec tant de pudeur.

Dieu !

C'est le nom que j'ai entendu prononcer très tôt et qui est devenu le point de référence de ma vie. Qui était-il alors dans les débuts ? un mot, une notion, un mythe, une puissance tour à

tour aimable et redoutable ? Était-il quelqu'un ? Il a fallu du temps pour faire sa connaissance, et ce n'est jamais achevé.

N'était-il pas plutôt une force insaisissable et inconnaissable, intervenant dans la vie des hommes de manière capricieuse ? À travers l'histoire sainte entendue, il était tour à tour le créateur, le chef redoutable maniant récompense ou punition selon l'attitude de sa créature, quelqu'un rempli de tendresse ou de colère. Ce Dieu était peut-être surtout le gardien et le repère d'une morale.

Vint très vite le jour qui a bouleversé ma vie : la rencontre avec Jésus. Cela s'est passé dans ma toute petite enfance.

*« Ouvre-moi, dit l'aimé, ma sœur,
ma compagne, ma colombe, ma parfaite ;
car ma tête est pleine de rosée ;
mes boucles, des gouttes de la nuit. » ...
Moi, je me lève pour ouvrir à mon bien aimé. ...
Moi, je lui ouvre ! Mais mon bien aimé
s'est détourné, il a passé.
Hors de moi je sors à sa suite :
je le cherche mais ne le rencontre pas ;
je l'appelle mais il ne me répond pas. »
Cant. des Cant 5/2-6*

A commencé alors une merveilleuse quête.

À travers les histoires racontées dans l'évangile, petit à petit, j'ai commencé à avoir sur Dieu un tout autre regard. J'apprenais que Dieu était amour, comme ce fut sans doute la découverte des disciples curieux de découvrir ce Père dont ils entendaient parler : *Montre-nous le Père, et cela nous suffit*, disaient-ils à Jésus – Et lui leur répondait cette phrase étonnante : *Voici si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas : Qui me voit voit le Père.*

Dieu, l'invisible, se faisait proche, palpable, présent, au plus profond de l'être. Dieu devenait intérieur à chacun, accessible dans la banalité de la vie quotidienne. Dieu n'était plus celui qui est au-delà, mais celui qui est au-dedans. Ma vie d'homme, comme celle des autres, prenait tout d'un coup une valeur infinie puisqu'elle était le lieu où Dieu pouvait se rendre visible.

Le Dieu de Jésus Christ

En contemplant Jésus, j'ai découvert qu'il était possible de vivre ma vie d'homme d'une manière extraordinaire, dans l'amour et la liberté

intérieure, et que, ce faisant, je devenais proche de Dieu et lui de moi.

J'ai découvert aussi que ce qui se passait pour moi se passait aussi pour les autres. Au delà des apparences, au fond des êtres, il y a toute une vie faite d'ombre et de lumière. On en repère facilement les ombres, plus difficilement les aspects lumineux. C'est pourtant ceux-ci qui sont les plus importants, car ils ouvrent sur l'infini de Dieu. Approcher ce mystère lumineux de l'autre est quelque chose de fabuleux.

Petit à petit, je commence à comprendre la solidarité absolue qui unit l'homme à Dieu. Je laisse résonner en moi ces paroles de Jésus : « *Qui me voit voit le Père* », et « *ce que tu fais au plus petit, c'est à moi que tu le fais* ». Entre ces deux phrases, Jésus me fait comprendre qu'il n'y a pas trente-six manières d'aimer, mais que l'amour porté à Dieu ou aux hommes est de même nature. En faire un programme de vie devient une nécessité, tout simplement pour être heureux.

Depuis plus de 50 ans, je vis en terre musulmane et je sais tout ce que cela m'a apporté de bien des manières : la reconnaissance et l'amour de l'autre dans sa différence, l'immense richesse des cultures qui donnent toutes

ensemble à l'humanité sa vraie dimension, une approche plus dépouillée de Dieu et des autres... mais j'ai compris aussi à ce contact la chance extraordinaire que j'ai eue en découvrant le Dieu de Jésus Christ, car il me fait entrer dans un monde d'amour, de tendresse et de liberté que je n'ai perçu nulle part ailleurs avec une telle intensité. Le Dieu de Jésus ne s'impose pas, il s'offre ; il est si proche en partageant notre humanité que celle-ci devient absolument respectable. Les valeurs qu'il met en avant et privilégie sont celles que le dernier des derniers peut adopter.

C'est ainsi que mes choix d'homme se portent délibérément sur ceux que Jésus a faits, notamment au début de sa vie publique quand il rejette les trois tentations du pouvoir, de l'avoir et du paraître. Ils me semblent essentiels pour construire un monde d'amour et de paix.

Je comprends mieux combien le pardon donné à ceux qui ont causé du tort est extraordinairement important pour transformer en dynamique d'amour et de paix ce qui sans cela générerait la violence et la mort.

De plus en plus, je comprends le cri de l'apôtre Pierre disant à Jésus : « *À qui irions-nous, Seigneur, tu as les paroles de la Vie éternelle ?* » Le

Dieu de Jésus est un Dieu qui me parle, parce qu'à son écoute, il me semble possible de devenir un homme aimable et qui aime. S'il n'y a pas cela, à quoi donc pourrait servir la vie ?

En communion avec d'autres

Dans tout ce cheminement intérieur, j'ai compris que ma vie était intimement liée à celle des autres ; et c'est par ce biais que j'ai découvert l'importance de l'Église. Elle a été pour moi lieu de partage et de communion, comme elle est aussi creuset de réflexion. Ce qu'il ne serait pas possible à un individu de réaliser tout seul devient possible dans la communion avec d'autres, et cela, malgré toutes les faiblesses et les erreurs qui se glissent nécessairement en toute société d'hommes.

Tout ce que je porte en moi, je le découvre en grande partie grâce à l'Église. C'est bien elle qui aide les hommes à travers les siècles à prendre conscience de leur foi en Jésus, par sa recherche, par le témoignage de tant de gens souvent sans relief ou inconnus, mais dont la vie fait corps avec les exigences évangéliques. Dans cette vie partagée avec les frères dans la

foi, j'ai trouvé la force et le stimulant pour aller à la rencontre des hommes en marche vers leur plénitude.

Parfois, devant la lourdeur du système ecclésial, devant le manque d'ouverture de nombreux frères sur des mondes différents, j'ai connu le doute. Il a fallu apprendre à faire la différence entre ce qui est la foi en Jésus, son message, et la manière dont elle était comprise et vécue par ses membres. Il y a tant de demeures dans la maison du Père...

Si au début, j'ai désiré apporter à d'autres cet évangile qui a nourri ma vie, avec le temps quelque chose a changé en moi. J'ai compris que ce n'est pas moi qui ai quelque chose à donner aux autres – cela, il y en a Un qui s'en occupe : le Saint Esprit – ce que j'ai à vivre, c'est une volonté d'accueil et de partage : aller à la rencontre de tout ce travail que l'Esprit accomplit à notre insu en tout être, et tenter de vivre moi-même le plus fidèlement possible de cette Bonne Nouvelle entendue avec tant de bonheur.

Dans cette logique, je suis bien souvent dans l'émerveillement devant tant de gens très divers dont la vie, la pensée, la recherche me semblent bien proches de l'Évangile. Attaché à

Jésus, j'en découvre sans cesse la trace à travers toutes ces personnes quotidiennement rencontrées. Parmi eux, il y a tout particulièrement ces frères et sœurs qui ont été séduits par Jésus et que j'ai souvent le bonheur d'accompagner. Cela alimente l'action de grâce eucharistique à laquelle je suis attaché. Pour moi, c'est bien là que s'accomplit ce mystère étonnant d'une humanité renouvelée, passant de tout ce qui sent la mort vers la vie. Derrière le regard que je m'efforce de porter sur les personnes et sur le monde, il y a

toujours ce désir de voir la vie éclater au delà de tout ce qui déforme encore l'univers.

Cette méditation est bien décousue. Elle n'est qu'un petit reflet d'une joie qui demeure et me fait aimer avec tant de passion Celui qui en est la source et ceux que la vie me donne d'approcher.

Il y eut un jour cet appel à le suivre, qu'il m'a semblé entendre. Et ce fut une merveilleuse aventure qui se poursuit et que je souhaite à beaucoup. J'y puise amour et liberté. •

Le Maître intérieur

Bref rappel : Augustin est né en 354 à Thagaste, aujourd'hui Souk Ahras, au nord-est de l'Algérie et mourut en 430 à Hippone, aujourd'hui Annaba. Il se convertit en 386 à Milan et reçut le baptême, en 387, des mains de saint Ambroise, ainsi que son fils Adéodat (= Donné par Dieu) et son ami Alypus. Ce fils, dont Augustin disait qu'il était « saisi d'horreur sacrée devant son génie », mourut à l'âge de seize ans. Augustin avait eu le temps d'écrire avec lui et pour lui un traité intitulé : du Maître (*De Magistro*). Ce traité se présente comme un dialogue socratique et, dans les *Confessions*, Augustin lui-même assure que les réponses sont de la bouche d'Adéodat. Il n'y a pas que la forme du dialogue qui fasse penser à Socrate ou Platon, le fond, aussi, est très platonicien. On sait que pour Socrate le dialogue a pour but de dévoiler la vérité cachée au fond des âmes. La parole n'enseigne pas, elle révèle. Ou, si l'on préfère, l'enseignement – quand il s'agit des choses de l'esprit et non de la matière sensible – est conçu comme une révélation. En grec, le mot : vérité, *alétheia*, signifie littéralement : le non caché.

**Présenté par
Jean-Marie Ploux**

Augustin : « Je n'enseigne pas (l'homme intérieur) lorsque j'énonce la vérité qu'il voit ; mes paroles ne lui apprennent rien. Dieu lui montre les choses, il les voit, et lui-même pourrait répondre si on l'interrogeait. Comment donc, sans la plus grande absurdité, s'ima-

giner que mes paroles l'instruisent, quand avant d'entendre ce que je dis, il pourrait l'expliquer lui-même à qui le questionnerait ? Si, comme il arrive souvent, il nie d'abord ce que d'autres questions lui font accorder ensuite, on doit l'attribuer à la faiblesse de son regard : il ne peut distinguer la vérité tout entière aux rayons de la lumière intérieure ; et pour la lui faire voir progressivement, des questions successives lui mettent sous les yeux chacune des parties dont se forme l'objet que d'abord il ne pouvait voir entièrement. Qu'on ne s'étonne pas qu'il y soit amené par les paroles de l'interlocuteur ; ces paroles ne l'enseignent pas, elles lui adressent des questions proportionnées à son aptitude de recevoir l'enseignement intérieur. (...) Ch. XII, n. 40

Pour Augustin, la vie spirituelle consiste aussi à révéler ce qui est caché au fond de soi. Plus encore que l'image de Dieu, la présence même de Dieu. Par la médiation de la parole des témoins, la Parole du Christ révèle Celui que l'on porte en soi : le Verbe ou le Logos de Dieu. C'est pourquoi il n'y a qu'un maître, le Christ. « Celui que nous consultons est celui qui enseigne, le Christ dont il est dit qu'il habite dans l'homme intérieur (Ep 3, 16-17), c'est-à-dire la Sagesse de Dieu immuable et éternelle ; c'est elle que consulte toute âme raisonnable ; mais elle ne s'ouvre à chacune que selon sa capacité, en raison de sa volonté bonne ou mauvaise » Ch. XI, n. 38

Augustin : « Quand le maître a expliqué dans ses leçons les matières qu'il fait profession d'enseigner, les règles mêmes de la vertu et de la sagesse, c'est alors que ses disciples examinent en eux-mêmes s'il

leur a dit vrai, consultant, comme ils peuvent, la vérité intérieure. C'est donc alors qu'ils apprennent. Reconnaisent-ils que l'enseignement est vrai ? ils le louent ; mais ils ignorent que les maîtres à qui s'adressent leurs louanges sont plutôt enseignés qu'enseignants, pourvu toutefois qu'ils comprennent eux-mêmes ce qu'ils disent. Ce qui nous porte à leur donner le nom faux de maîtres, c'est que la plupart du temps il n'y a aucun intervalle entre la parole et la pensée. Et parce que la vérité intérieure enseigne aussitôt après l'éveil donné par le discours, on croit avoir été instruit par le langage qui a retenti aux oreilles. » Ch. XIV, n. 45

« Si l'on considère avec attention les avantages de la parole, ils sont importants ; une autre fois, si Dieu le permet, nous les examinerons tous. En te prévenant ici de ne pas les exagérer, j'ai voulu arriver avec toi, non plus seulement à croire, mais à commencer de comprendre combien est vrai le divin témoignage qui nous défend d'appeler sur la terre quelqu'un notre maître, car nous n'avons tous qu'un Maître dans le ciel (Mat. XXIII, 8-15).

Quelle est la gloire de ce Maître dans le ciel ? lui-même nous l'apprendra. Il veut que les hommes nous avertissent au dehors par des signes, (c'est-à-dire, ici, leurs paroles.) afin que recueillis intérieurement en lui-même nous soyons instruits par lui. L'aimer et le connaître, c'est la vie bienheureuse. Tous proclament qu'ils la cherchent; et il en est peu qui goûtent la joie de l'avoir trouvée.

Mais dis-moi ton sentiment sur tout ce discours :

- Reconnais-tu la vérité dans tout ce que j'ai dit ? C'est que, si l'on t'eût questionné sur chaque pensée, ta réponse aurait fait connaî-

tre que tu la savais déjà ; et tu vois de cette manière Qui te les a enseignées : ce n'est pas moi puisque tu m'aurais tout dit, si je te l'avais demandé.

- Remarques-tu que je n'ai pas dit vrai ? Ce n'est ni Lui ni moi qui t'avons enseigné : moi, parce que jamais je ne puis rien enseigner ; Lui, parce que tu ne peux encore recevoir ses leçons.

Adéodat : « Voici ce que j'ai recueilli de l'avertissement donné par tes paroles : les paroles ne peuvent qu'exciter l'homme à s'instruire, et ce qui se montre à nous de la pensée, quelle qu'elle soit, de celui qui parle, est fort peu de chose. Celui-là seul nous apprend si l'on dit vrai, qui nous a avertis, quand il parlait aux oreilles, qu'il habite en nous. Désormais, par sa grâce, je l'aimerai avec d'autant plus d'ardeur que je comprendrai mieux ses leçons. » Ch. XIV, n. 46

N.B. Faute d'avoir eu accès à la traduction de Goulven Madec, *De Magistro*, Dialogues philosophiques III. Introductions, traductions et notes. Œuvres de saint Augustin. DDB, 1976. BA 6, j'ai pris celle, ancienne, de l'abbé Raulx. Traduction numérisée par les moines du Monastère Saint Benoît de Port-Valais. www.abbaye-saint-benoit.ch/saints/augustin

“ J’ai lu le numéro de la Lettre aux Communautés sur la laïcité et (ce n’est pas une critique de votre travail) je me sens de moins en moins au diapason des textes proposés du simple fait que mon expérience est tout autre. En gros j’ai trouvé le ton de l’ensemble irénique, naïf et incapable par volontarisme de mettre en cause quoi que ce soit. La conviction finit par aveugler, il n’y a que G. Delanoue et J.-M. Ploux qui soulèvent quelques problèmes, ce qu’on aurait pu attendre de la fresque historique de B. Michollet. Cela manque d’exigence critique.

Dans mon travail d’enseignant en lycée dans les Deux-Sèvres et dans mes relations à travers les associations, il y aurait de quoi devenir parano devant l’hostilité et le mépris affichés par l’hégémonie laïque. Des profs osent protester publiquement parce qu’un prouiseur assiste aux obsèques d’un gosse de 15 ans tué par un camion. Personne n’a écrit dans la Lettre aux Communautés que souvent les défenseurs de la laïcité n’ont qu’une religion, celle de n’avoir pas de religion et de n’en vouloir pas autour d’eux. Je vous fais grâce des anecdotes vécues, des âneries entendues ou subies dans l’Éducation Nationale.

... / ...

Nous avons cru bon de donner la parole à un ami qui a réagi à propos du thème de la Laïcité (n° 232). Désormais, nous vous proposons de saisir cette nouvelle rubrique pour prendre la parole à votre tour.

Tout ne va pas pour le mieux au pays de la laïcité et de façon claire, il faut le dire. Nous n'avons pas à payer par notre silence gentillet le droit de juger et d'exister. Mon attachement à la laïcité de l'État et à l'indépendance des Églises est acquis mais l'adhésion d'un croyant à ce principe n'a pas le même contenu que celui d'un athée, a fortiori anticlérical. Aucun des intervenants n'a souligné le désert de culture, le vide de connaissances en matière religieuse qui ont découlé de la façon dont la laïcité a été mise en œuvre. On ne peut pas respecter ce qu'on ignore. Allez faire un tour dans les IUFM par exemple. À lire l'interview de Paul Veyne dans l'avant dernier numéro de l'Histoire, franc-maçon et antireligieux, où il dénie tout apport du christianisme dans la culture européenne et explique froidement que des passages de l'Évangile ont été rajoutés au 5^e siècle par des pacifistes ! Bien évidemment, il n'y a eu aucune protestation. On pourrait relever des pages de faits semblables. ”

Eric Brauns

BULLETIN D'ABONNEMENT 2006

à renvoyer à : LETTRE AUX COMMUNAUTÉS / MISSION DE FRANCE - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94171 LE PERREUX/MARNE CEDEX.

NOM _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

- ◆ Pour **votre abonnement 2006**, mettez une croix dans la (les) case (s) correspondante (s) :

Lettre aux Communautés ordinaire **30 €**

de soutien **38 €**

Offre pour les moins de 35 ans non abonnés **16 €**

Lettre d'Information ⁽¹⁾ ordinaire **13 €**

de soutien **24 €**

- ◆ **Joindre au bulletin**, votre chèque, libellé à l'ordre de "Lettre aux Communautés".

Ci-joint un chèque **bancaire** **postal**

de : _____ **€**

Souscrivez un abonnement à la Lettre aux Communautés pour une personne de votre famille, de votre entourage...

NOM, Prénom, Adresse :

Nous pouvons envoyer un ou deux spécimens gratuits de la Lettre aux Communautés. Donnez-nous noms et adresses de personnes qui seraient éventuellement intéressées.

NOM, Prénom, Adresse :

(1) Information mensuelle sur la vie de la Communauté Mission de France.

Legs : Le don de la vie... en héritage

La Mission de France est habilitée à recevoir des dons et des legs pour lesquels les donateurs sont exonérés d'impôts.

Pour que continue la présence d'Eglise qu'assure la Communauté Mission de France dans le monde d'aujourd'hui, vous pouvez léguer tout ou partie de vos biens, étant respectés les droits des héritiers réservataires.

Association diocésaine, la Mission de France est exonérée de tous droits de mutation, que ce soit au titre d'une succession ou d'une donation.

Pour plus d'informations,
n'hésitez pas à contacter l'économiste
de la Communauté Mission de France,
Père Claude Fiori au 01 43 24 79 58

